
UNIVERSITY OF ALBERTA
QUAECUMQUE VERA

L'UNIVERSITE DE L'ALBERTA

L'ARGENT COMME FORCE SOCIALE DANS LE ROMAN *GIL BLAS*

par

Glen W. Campbell

THESE

PRESENTEE A L'ECOLE DES GRADUES

DE L'UNIVERSITE DE L'ALBERTA

EN VUE DE L'OBTENTION DU DIPLOME

DE MAITRISE ES LETTRES

DEPARTEMENT DE LANGUES ROMANES

EDMONTON, ALBERTA

SEPTEMBRE, 1966

UNIVERSITY OF ALBERTA

FACULTY OF GRADUATE STUDIES

The undersigned certify that they have read, and recommend to the Faculty of Graduate Studies for acceptance, a thesis entitled L'ARGENT COMME FORCE SOCIALE DANS LE ROMAN GIL BLAS submitted by Glen W. Campbell in partial fulfilment of the requirements for the degree of Master of Arts.

ABSTRACT

This study considers Lesage's Gil Blas as the first major French novel to deal with the subject of money. Some of the essential features of the picaresque novel are established so that Gil Blas may be situated within the framework of the genre. Following this preliminary discussion, the role of money is studied as the force which motivates the principal characters. Finally, with reference to Gil Blas himself, money is examined as a corrupting force.

RESUME

Cette étude traite de l'oeuvre Gil Blas de Lesage comme le premier grand roman français sur l'argent. D'abord, on situe Gil Blas dans le cadre du roman picaresque, en considérant les éléments inhérents au genre. Puis, on étudie le rôle de l'argent comme une force motrice qui pousse les personnages principaux à agir. Et enfin, on examine l'argent comme une force corruptrice à travers le caractère de Gil Blas.

REMERCIEMENTS

Je voudrais exprimer ma reconnaissance au Professeur E. J. H. Greene, directeur de ma thèse, qui a bien voulu me donner d'excellents conseils pendant chaque étape de mon travail.

Je suis reconnaissant aussi aux Professeurs Eugene Dorfman et Juan Ferraté qui m'ont fourni des orientations sur l'étude du roman picaresque.

Enfin, je remercie mes parents, Madame June Panteluk et Monsieur Maurice Olsen de leur assistance technique dans la préparation de cette thèse.

TABLE DES MATIERES

CHAPITRE I

LE ROMAN PICARESQUE ET GIL BLAS

Le roman picaresque eut sa naissance en Espagne au XVIe siècle. Le premier vrai exemple de ce type de roman et celui qui sert de modèle pour la structure du nouveau genre est Lazarillo de Tormes, publié en 1554. Dans ce livre, l'auteur anonyme trace la vie et les aventures d'un jeune homme sur l'arrière-plan de l'Espagne pendant l'Age d'or. L'oeuvre eut un succès immédiat, mais l'Inquisition la condamna et prohiba sa réédition à cause de ses attaques satiriques contre l'Eglise. Malgré cette prohibition, le public continua à lire les livres interdits et l'on fut obligé de publier une édition expurgée. Après avoir vu la popularité immense de ce livre, beaucoup d'auteurs en Espagne, et plus tard en d'autres pays, adoptèrent la forme établie par Lazarillo et commencèrent à produire des oeuvres dans ce même genre.

Le mot "picaresque" est dérivé de l'espagnol picaro dont la source n'est pas certaine. "Dès son apparition, picaro désigne un gueux, un déchet social,

un être qui coudoie les rufians et les vagabonds. Employé comme adjectif, il est synonyme de déguenillé"[1]. Chandler et Schwartz[2] déclarent que le mot "picaro" fut employé pour la première fois en 1548, et ils offrent quelques hypothèses à l'égard de son origine. Ils proposent que le mot vient de la Picardie, où, pendant l'époque de Charles V, les Espagnols virent des gens pauvres et sales. Peut-être vient-il de "picar" (piquer) ou même de "picante" (mets piquant) ou de "pico" (langue acérée).

En France, le grand héritier du roman picaresque est l'ouvrage d'Alain-René Lesage, Histoire de Gil Blas de Santillane[3]. Que ce roman doive s'inscrire dans la tradition du genre est indiqué à deux reprises dans le texte. Quand le héros arrive à la cour et est présenté au duc de Lerme, premier ministre de la couronne d'Espagne, le duc lui fait raconter les événements de sa vie. Ayant écouté un récit assez fardé de ses aventures, Son Excellence remarque que Gil Blas a été "tant soit

---

[1]Marcel Bataillon, Le Roman Picaresque, La Renaissance du Livre, Paris, 1931, p. 1. Bien que Lazarillo fonde le roman picaresque, M. Bataillon remarque que le mot picaro n'est pas employé une seule fois dans le texte.

[2]R.E. Chandler et K. Schwartz, A New History of Spanish Literature, Louisiana State University Press, Baton Rouge, 1961, p. 179.

[3]Gil Blas se divise en douze parties, dites "livres". Les six premiers livres furent publiés en 1715; les livres 7-9 en 1724 et les livres 10-12 en 1735.



peu picaro"(II, 88)[4]. Et Scipion, valet et homme de confiance de son maître, dont Gil Blas dit qu'il est "un autre moi-même"(II, 199), se qualifie de picaro (II, 267).

Avant d'introduire le sujet principal de cette étude, examinons les éléments picaresques inhérents à Gil Blas et à d'autres romans du genre. Marcel Bataillon dit que Lazarillo "fonde le roman picaresque dans son double aspect de confession humoristique d'un gueux et de satire de diverses conditions sociales"[5]. Tous les récits qui se bâtissent sur ce fondement offrent des modifications à la formule, mais la structure de chacun s'écarte peu de celle de l'original. Le roman picaresque est essentiellement une chronique fictive racontée d'habitude à la première personne[6]. L'auteur fait parler

---

[4]Tous les renvois dans le texte de Gil Blas sont à l'édition Garnier Frères, avec préface, bibliographie et notes par Maurice Bardon, Paris, 1962. Cette citation, par exemple, est au tome II, page 88.

[5]Marcel Bataillon, p. 5.

[6]L'Ane d'or d'Apulée fut un des premiers romans à employer la première personne pour la narration. On considère souvent que ce roman donne sa forme au roman picaresque européen. "Si l'on tient absolument à trouver au Lazarille un précurseur dans la littérature de fiction, et un précurseur qui puisse avoir influé en quelque façon sur sa naissance, je n'en vois guère d'autre que L'Ane d'or d'Apulée, populaire en Espagne dès 1512 dans l'agréable traduction du chanoine sévillan Diego López de Cortegana" (M. Bataillon, p. 3). Dans son article, "Smollett and Petronius" (Modern Language Quarterly, Vol. 9, 1948, pp. 415-417), Francesco Cordasco considère que le Satyricon de Pétrone a aussi ce gusto picaresco.

son personnage principal (le picaro) qui raconte au lecteur l'histoire de sa vie. Au moment d'écrire, le raconteur est en général vieux et il examine retrospectivement les événements de sa vie, de son adolescence à sa vieillesse. Dans ce journal autobiographique, le picaro parle de ses voyages, de ses maîtres, des gens de sa connaissance et des péripéties de sa fortune. Il décrit comment il fait son chemin d'aventure en aventure au service de beaucoup de maîtres[7]. Son existence ambulante lui permet de voir une grande partie de la société et il nous fournit des détails précis sur la vie sociale de son époque.

Ce type de roman a une nature épisodique et une intrigue est presque non-existante. Il y a peu de rapport entre les épisodes qui se déroulent l'un après l'autre. Chacun semble être renfermé en lui-même. Le picaro fournit le seul lien entre les incidents divers, et c'est lui qui fait l'unité du roman. Tout se tourne autour de lui, même les histoires secondaires qui se trouvent

---

[7]Dans son Introduction to Spanish Literature, University of Chicago Press, 1960, p. 172, G. T. Northup dit que le service des maîtres n'est pas obligatoire. Il donne comme exemple, la Picara Justina (1605), où la picara a une série d'amants, plutôt que de maîtres. A cet égard, on a cité aussi le roman anglais Moll Flanders (1722), de Daniel Defoe. A notre avis, le rapport maître-serviteur est un élément essentiel du genre. Un roman comme le Tom Jones (1749) de Henry Fielding ne nous paraît pas un vrai roman picaresque.



souvent intercalées entre la narration de ses propres aventures. Ces intercalations sont d'habitude les autobiographies des gens qu'il rencontre en voyage.

Au commencement de ces récits secondaires, le picaro fait savoir au lecteur que ses propres commentaires vont s'arrêter pour le moment et qu'il va raconter, autant qu'il s'en souvient, l'histoire d'une autre personne. Il y a bien des années qu'il l'a entendue du premier narrateur et il s'excuse d'avance de marquer ou d'enjoliver certains détails. De cette façon, l'auteur donne une apparence d'authenticité à son livre fictif.

L'écrivain essaie de rendre aussi authentique que possible tous les aspects de son roman. Il parle, par exemple, de l'éducation de son protagoniste, parce qu'il veut rendre croyable sa capacité mentale[8]. Dans L'Histoire Comique de Francion, Sorel dit que son héros "fait extrêmement bien des vers, a les pensées les plus belles, le langage le plus poli et les pointes les plus vives du monde"[9]. Même si la formation littéraire du narrateur n'est pas très poussée, elle doit être suffisante pour lui permettre d'écrire ses mémoires. Gil Blas nous dit qu'il profite si bien des instructions de son précepteur

---

[8]Bertil Romberg, Studies in the Narrative Technique of the First-Person Novel, Almquist and Wilksell, Stockholm, 1962, p. 94.

[9]Charles Sorel, L'Histoire Comique de Francion (1673), Librairie Jean Fort, Paris, 1925, p. 268.

qu'il acquiert, dans son village, la réputation de savant. Pendant sa carrière, il s'avance à cause de son éducation, en mettant à profit sa capacité de savoir bien écrire. Le duc de Lerme lui dit: "Tu n'écris pas seulement avec toute la netteté et la précision que je désirais, je trouve encore ton style léger et enjoué"(II, 89).

Le picaro décrit toujours comment et pour quelles raisons il quitte sa ville natale. Dans le cas de Lazarillo, un aveugle a besoin de quelqu'un pour le conduire. La mère du jeune garçon lui recommande son fils et Lazarillo dit simplement: "Adonc je commençai à servir et guider mon vieux et nouveau maître"[10]. Dans l'Histoire de Guzman d'Alfarache, le héros nous dit que "la misère dont nous étions menacés me fit prendre la résolution d'abandonner ma mère et ma patrie pour aller chercher fortune ailleurs"[11]. Comme Gil Blas, qui mourait d'envie de voir le pays, Guzman dit: "ne pouvant résister plus longtemps au désir qui me pressait d'exécuter mon dessein, je sortis de Séville la tête

---

[10]Anonyme, La Vie de Lazarillo de Tormès, traduction d'A. Morel-Fatio, Aubier, Editions Montaigne, Paris, 1958, p. 97.

[11]Matéo Aleman, Histoire de Guzman d'Alfarache (1599), traduit par A.-R. Lesage, Classiques Garnier, Paris, s.d., p. 23.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

pleine de chimères et la bourse presque vide d'argent"[12]. Le jeune homme fait ses adieux à sa famille et, se confiant à la Providence, il se met en route.

La mobilité est un des traits du picaro. Il mène une vie nomadique et il est toujours en mouvement. Spontané et irrégulier, il va de ville en ville en traversant tous les milieux sociaux. Il a le goût de l'aventure et "l'esprit trop volage pour aimer longtemps la même vie"[13]. Chez lui, il y a le besoin de liberté et d'action et puisqu'il a coupé ses liens de famille, il a peu de responsabilités. Il possède une attitude insouciante à l'égard de l'avenir; le proverbe "Demain, il fera jour" s'applique bien à lui.

Au commencement de sa carrière, le protagoniste n'est qu'un adolescent naïf. Avant de devenir picaro proprement dit, il doit subir une métamorphose complète. C'est sa période de déniaisement. A cause de sa crédulité, il est victime d'abord de tromperies. Par son excès de confiance en autrui, il avoue souvent ce qu'il devrait cacher et il se laisse duper. On lui vole, on l'emprisonne et on le fait souffrir.

Cette première partie de son voyage est pleine de

---

[12]Guzman, p. 24.

[13]Guzman, p. 150.

déceptions et de frustrations. "Je me vis frustré de toutes les espérances que j'avais tellement nourries en mon âme,"[14] dit Francion. Avant son départ, sa vision de la vie n'était qu'une pure création de l'esprit. Par la suite, c'est un monde étrange et effroyable qu'il affronte, un monde dont il ne sait rien. Pour lui, il y a partout de la confusion, et souvent il ne sait ni où aller ni à quoi se déterminer.

Il prend connaissance de la malhonnêteté des gens et apprend que l'apparence peut être décevante. Dans l'histoire du Buscon Don Pablos le personnage principal et son maître, don Diego, se rendent à l'Université d'Alcala. Un soir, les deux adolescents s'arrêtent à une auberge. Là, don Pablos révèle inconsciemment le nom de son jeune maître à un homme inconnu. Cet homme va tout de suite à don Diego et fait semblant d'être un de ses vieux amis. Il commence à louer le garçon, et celui-ci, par considération pour le panégyriste, lui demande de souper avec lui. L'étranger mange voracement et le jeune Diego doit payer son repas. De cette leçon, don Pablos découvre que ceux qui semblent être vertueux ne sont souvent que des pique-assiettes, des flatteurs ou des filous. On verra passer Gil Blas par la même

---

[14]Francion, p. 234

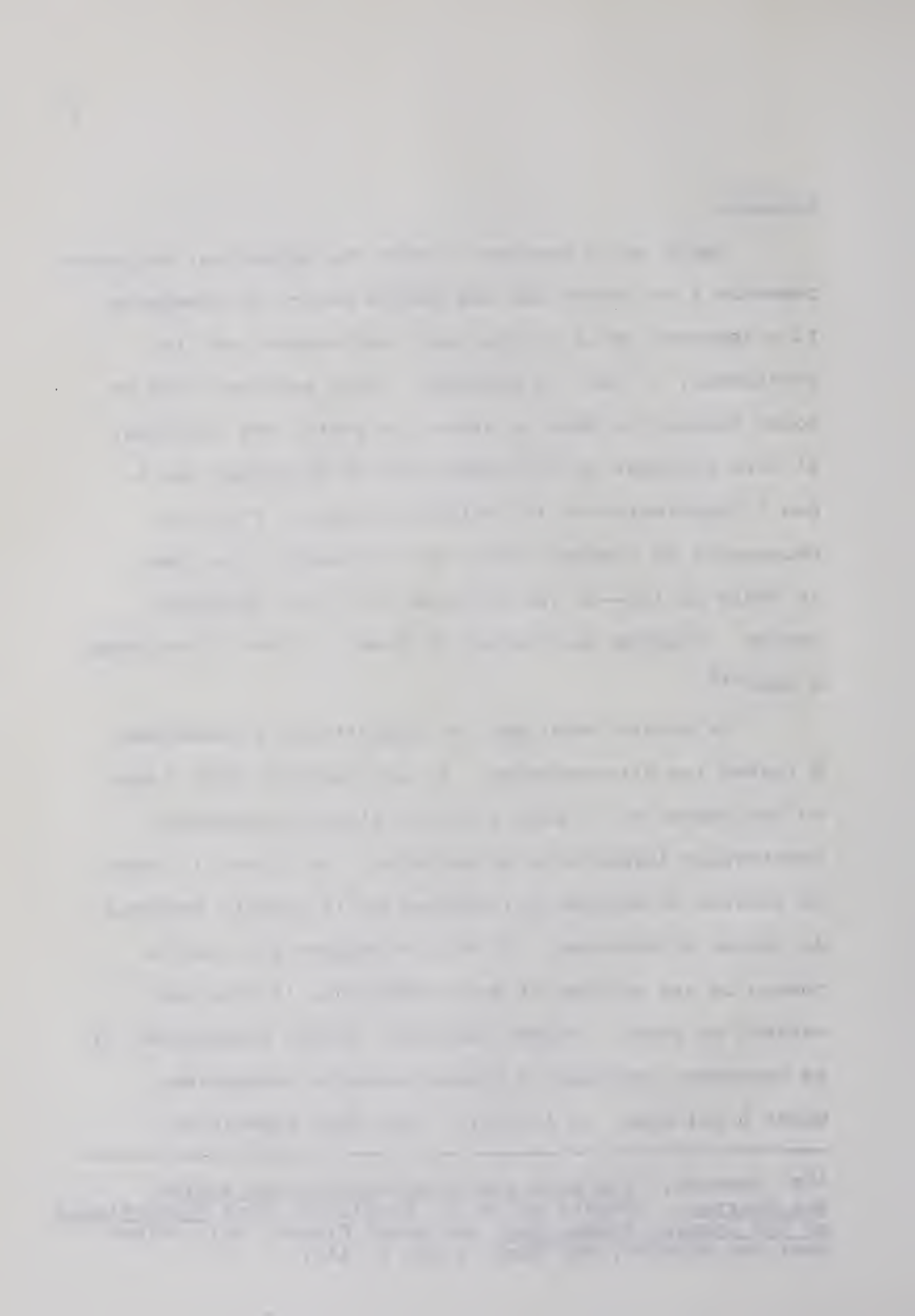
épreuve.

Après avoir souffert l'abus des parasites, le picaro commence à se mettre sur ses gardes contre la tromperie. Il s'aperçoit qu'il ne doit pas trop compter sur la Providence; il faut se protéger. Pour survivre dans ce monde féroce, on doit se servir de toutes ses facultés. Il tire avantage de son expérience et développe peu à peu l'ingéniosité et la confiance en soi. S'il est nécessaire de tromper autrui pour réussir, c'est dans la règle du jeu--le jeu du monde où il est désormais joueur. D'après don Pablos, "A Rome, il faut vivre comme à Rome"[15].

Le picaro développe une capacité de s'accommoder à toutes les circonstances. Il est toujours prêt à agir au bon moment et il sait profiter d'une circonstance avantageuse lorsqu'elle se présente. En route, il entre au service de maîtres qui exigent qu'il exécute beaucoup de tâches différentes. Il doit s'adapter pour servir chacun de ses patrons et par conséquent, il joue une variété de rôles. Tantôt marmiton, tantôt secrétaire, il se conforme rapidement à chaque nouvelle occupation. Quant à Gil Blas, on lui dit: "Vous êtes capable de

---

[15]F. Quevedo, The Life and Adventures of Don Pablos, the Sharper , traduit par M. H. Singleton, dans Masterpieces of the Spanish Golden Age, par Angel Flores, Holt, Rinehart and Winston, New York, 1957, p. 117.



remplir toute sorte d'emplois. Que de talents vous réunissez en vous! . . .Vous avez l'outil universel, c'est-à-dire, vous êtes propre à tout"(II, 117).

Le roman picaresque paraît en Espagne quand le roman de chevalerie et le roman sentimental sont en vogue[16]. L'amour est le thème principal de ces deux genres qui traitent en général des aventures peu réelles de personnages idéaux. Les chevaliers, par exemple, poussés par l'amour de leurs bien-aimées, s'engagent constamment en bataille. Dans leur lutte pour l'idéal, ils manifestent un héroïsme surhumain. Leur vie chimérique est pleine d'événements extraordinaires et il semble qu'ils n'ont le temps ni de manger ni de dormir.

Le genre picaresque est une réaction contre les absurdités des chevaleries et des bergeries. Les auteurs du nouveau type de roman parlent avec sarcasme des irréalités de moeurs et de langage de ces ouvrages. Le picaro est le contraire des héros antérieurs; en effet, c'est un "anti-héros"[17]. Il vient des bas-fonds de la société et il n'y a rien d'idéal ni de romanesque chez

---

[16]Flores, Masterpieces, pp. v-xvii; Chandler et Schwartz, A New History, pp. 179-187.

[17]"anti-héros"--terme employé pour la première fois par F. W. Chandler dans son étude The Literature of Roguery, Houghton, Mifflin and Company, New York, 1907, p. 5.

lui. Il est réel[18] et contemporain. Il doit dormir et manger. Au lieu de chercher l'idéal, il tâche de trouver quelque chose à manger. Pour le picaro, ce sera une quête constante. Le thème de l'amour est remplacé par celui de la faim[19].

Pour la plupart des Espagnols de cette époque-là, c'était un nouveau thème qu'ils pouvaient apprécier (on n'ose dire savourer). Quand même l'Espagne donnait l'apparence d'être riche, elle était en réalité très pauvre. Tout l'or qu'elle obtenait de l'Amérique était envoyé à d'autres pays pour payer des objets de luxe importés. La richesse du pays n'était qu'une illusion. La souffrance du peuple était bien évidente et beaucoup de gens mouraient de faim. "Rich in gold and silver, Spain sorely lacked bread"[20]. C'est le picaro qui démontre la situation pitoyable du pays. Il manifeste la réalité de l'époque--une réalité amère et brutale. Le roman

---

[18]Selon Antoine Adam, au contraire, "le roman picaresque n'est pas réaliste. Il cherche l'effet comique par l'accumulation des péripéties bouffonnes, par l'outrance des détails, par l'ampleur caricaturale du trait. Sans doute les auteurs espagnols. . .s'amusent à déformer la réalité observée pour en tirer de puissants effets". Histoire de la Littérature Française au XVIIe Siècle, Editions Domat Montchrestien, Paris, 1948, p. 138.

[19]Flores, Masterpieces, p. viii.

[20]H.J. Chaytor cité par A. Flores, Masterpieces, p. viii.

picaresque, selon Marcel Bataillon, est un "roman d'une humanité dure dont la faim est le plus pressant, presque le seul besoin. . ."[21].

La nature du genre est donc en partie sociologique. En plus de ses aventures, le picaro nous offre une vue panoramique de la société contemporaine. Il se présente comme observateur du milieu qu'il traverse. D'une façon franche et objective, il décrit tout ce qu'il voit--les gens, les professions, les coutumes--et nous donne un véritable tableau de moeurs. Il n'analyse pas, mais essaie de refléter l'époque aussi fidèlement que possible.

L'action de Gil Blas, par exemple, a lieu en Espagne au commencement du XVIIe siècle. Parmi les aventures fictives de son héros, Lesage entrelace des personnes et des événements réels. Bien qu'il y ait peu d'allusions historiques dans la première partie du roman, dans la dernière partie, Gil Blas se trouve au milieu des intrigues à la cour de Madrid sous les règnes de Philippe III et de Philippe IV. Mais, quand même les noms et les lieux appartiennent à l'Espagne, c'est en réalité la société de la France du XVIIIe siècle dont parle l'auteur[22].

---

[21]M. Bataillon, p. 39.

[22]Lesage "n'a pas déformé l'histoire des règnes de Philippe III et de Philippe IV, ni celle de Lerma et d'Olivarès. Il a souligné les difficultés financières et politiques de l'Espagne, la faiblesse de ses souverains. . .Il fait voir

Sous le déguisement espagnol, le roman satirise la société française contemporaine de Lesage.

Bien qu'il soit acteur dans l'histoire, le picaro est aussi le narrateur et, par conséquent, il reste un peu détaché du reste de la société[23]. C'est ce détachement qui lui donne la liberté d'établir sa large perspective et d'offrir une vue pénétrante et critique. (Puisqu'il voit le monde d'un point de vue assez bas, du fond de l'ordre social, on peut appeler son optique: "a worm's-eye view".) Sa situation lui permet de satiriser ce qu'il voit. Il note l'ignorance, la faiblesse et l'hypocrisie de l'homme. Il remarque les fautes et les péchés des gens et traite ironiquement ceux qui font semblant d'être vertueux.

Dans sa préface à Roderick Random, Tobias Smollett nous dit que son roman suit le plan établi par Lesage dans Gil Blas. Un roman satirique, continue-t-il, devrait exciter "that generous indignation which ought to animate the reader against the sordid and vicious disposition of the world"[24]. Smollett, comme d'autres

---

(22) nettement la décadence de l'Espagne. . .et au fond l'Espagne lui paraît avoir un aspect social, politique et psychologique comparable à celui de la France souffrant des mêmes maux". Charles Dédéyan, A.-R. Lesage: Gil Blas, Centre de Documentation Universitaire, Paris, 1956, p. 97.

23 Romberg, pp. 11-32.

24 Tobias Smollett, Roderick Random, J. M. Dent & Sons Ltd., London, 1945, pp. 4-5.

auteurs de romans picaresques donne une large place à la satire de certaines professions. Quand Roderick entre au service de Mister Lavement, un apothicaire qui adultère les médicaments, Smollett se moque de celui-ci et de sa famille. Sorel, lui, attaque de préférence les professeurs. Après avoir quitté le collège, Francion décide de lire pour lui-même. En faisant ceci, il nous dit que: "j'appris plus en trois mois que j'avais fait en sept ans au collège, à ouïr les grimauderies pédantesques qui m'avaient de telle manière perdu le jugement"[25]. Dans Gil Blas, Lesage présente une satire mordante de la médecine, une des professions les plus susceptibles d'être critiquées.

Le picaro se satirise aussi. Il parle de son propre caractère honnêtement quand même l'image finale est souvent peu flatteuse. Le narrateur se rit de ses sottises comme acteur, surtout de la naïveté de sa jeunesse. Dans Simplicius Simplicissimus, le protagoniste parle de sa vie comme celle d'un âne. Pendant son adolescence, on lui fait croire qu'il est stupide et son maître lui fait porter le costume d'un âne. Le pauvre garçon, persuadé qu'il est niais, parle franchement de ses expériences humiliantes.

Le picaro cherche à se mettre au service de quelque

---

[25]Francion, p. 218.

personne de qualité, mais il est toujours prêt à accepter n'importe quel emploi. Il doit consentir à recevoir ce qu'on lui offre car sa vie en dépend. Il se trouve souvent sur le point de mourir de faim lorsqu'il rencontre quelqu'un qui a besoin d'un serviteur et qui le prend à son service. Pour ses services, le picaro ne reçoit qu'un petit salaire ou rien du tout. Cependant, le maître lui offre des choses qui sont plus importantes pour lui. On lui donne un lit, on lui donne à manger et à boire, satisfaisant ainsi à ses besoins immédiats. Pour le picaro qui ne se préoccupe pas de l'avenir, cela suffit. Il reste content et se montre serviteur fidèle.

Quelquefois le maître est mesquin et il donne peu de nourriture à son serviteur. Lazarillo, par exemple, parle de sa vie au service de l'aveugle dont il dit: "jamais je ne vis homme si avare et si misérable, à tel point qu'il me tuait de faim, et que je n'avais pas la moitié du nécessaire"[26]. Don Pablos a une expérience semblable à l'école du maître Cabra où il se trouve "en proie à la faim vivante"[27].

Pour se sustenter, le picaro doit se débrouiller.

---

[26]Lazarillo, p. 101

[27]Don Pablos, p. 94

Il y a une solution simple pour lui; il commence à voler pour trouver quelque chose à manger. En employant son ingéniosité, il commet une série d'escroqueries et la victime la plus logique de ses vols est le maître avaricieux. "En vérité", dit Lazarillo, "si je n'avais pas, grâce à mon adresse et mes bonnes ruses su me secourir, bien des fois je serais mort de faim"[28].

Avec ces petits vols, il inaugure sa vie de "crime". Par la suite, il commet d'autres méfaits qui ne sont le plus souvent, que des peccadilles. Quand même son caractère est un peu relâché, on ne le considère jamais un vrai criminel[29]. C'est la faim qui le force d'agir de cette façon. S'il ne vole pas, il mourra. Les conditions de l'époque ne lui permettent pas de faire autrement. Pour subsister, les pauvres doivent vivre aux dépens des riches.

Le picaro regarde souvent avec humour ses larcins et se sert d'euphémismes pour les décrire[30]. D'après lui, sa sorte de crime n'est pas grave. C'est la société qui crée les lois et il sait qu'une grande partie de cette société est corrompue. Par conséquent, il n'estime

---

[28]Lazarillo, p. 101

[29]F.W. Chandler, Vol. 1, pp. 1-6.

[30]Chandler et Schwartz, p. 182.

pas beaucoup ces règles préétablies. Il se crée une moralité individuelle et vit selon ses propres règles. Quand même il possède une vertu limitée, il se gouverne par la discrétion. Il considère sa moralité juste par rapport aux conditions existantes et il se conduit à l'avenant. C'est un vrai individualiste qui veut être maître de son propre destin.

Près de la fin de ses voyages, le picaro trouve d'habitude quelque emploi respectable où il peut prospérer. Après avoir mené une existence extrêmement mouvementée, il décide enfin de se retirer du monde des aventures et de vivre honnêtement. Il veut se marier, élever une famille et terminer ses jours en paix. Cette nouvelle existence lui permettra de réfléchir sur sa vie et d'écrire ses mémoires.

Selon Samuel Gili Gaya[31], c'est le ton moralisant qui caractérise l'évolution du genre picaresque. L'auteur a un but didactique et veut donner une leçon permanente tirée de la vie telle qu'elle est en réalité. Il met ses doctrines en forme de roman où il peut offrir ses enseignements moraux. La satire devient éducative et l'auteur réprimande avec indulgence les vices.

---

[31]Voir pp. 18-20 des notes de Samuel Gili Gaya dans son introduction à La Vida de Marcos de Obregon, Espasa-Calpe, S.A., Madrid, 1959.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Observateur de la société dès sa plus tendre jeunesse, le picaro se fait ainsi, sur ses vieux jours, un moralisateur compréhensif.

Le roman Gil Blas est un des romans picaresques ultérieurs où l'on peut trouver le ton moralisant, mitigé toujours par l'ironie. Comme dans sa pièce Turcaret, Lesage dénonce "le règne de l'argent mal acquis"[32]. Dans cette thèse, nous allons étudier Gil Blas comme le premier grand roman français qui traite du rôle et de l'influence de l'argent dans les sociétés modernes. A ce sujet, nous signalons qu'en 1960, Jean Vilar a trouvé à propos de présenter Turcaret au Théâtre National Populaire comme la première grande pièce française sur l'argent[33]. Dans l'introduction au roman, "Gil Blas au lecteur", nous sommes autorisés par Lesage lui-même à adopter ce point de vue. Nous avons choisi ici de citer cette introduction en entier parce qu'on n'a pas fait assez d'attention à cet avis:

GIL BLAS AU LECTEUR

> Avant que d'entendre l'histoire de ma vie, écoute, ami lecteur, un conte que je vais te faire.
>
> Deux écoliers allaient ensemble de Peñafiel

---

[32]Lagarde et Michard, XVIIIe siècle, Collection Textes et Littérature, Bordas, 1961, p. 39.

[33]Voir BREF, Journal mensuel du Théâtre National Populaire, N° 41, Décembre, 1960.

à Salamanque. Se sentant las et altérés, ils s'arrêtèrent au bord d'une fontaine qu'ils rencontrèrent sur leur chemin. Là, tandis qu'ils se délassaient après s'être désaltérés, il aperçurent, par hasard, auprès d'eux sur une pierre à fleur de terre, quelques mots déjà un peu effacés par le temps et par les pieds des troupeaux qu'on venait abreuver à cette fontaine. Ils jetèrent de l'eau sur la pierre pour la laver, et ils lurent ces paroles castillanes: "Aqui està encerrada el alma del licenciado Pedro Garcias: Ici est enfermée l'âme du licencié Pierre Garcias".

Le plus jeune des écoliers, qui était vif et étourdi, n'eut pas achevé de lire l'inscription, qu'il dit en riant de toute sa force: Rien n'est plus plaisant! Ici est enfermée l'âme... Une âme enfermée!... Je voudrais savoir quel original a pu faire une si ridicule épitaphe. En achevant ces mots, il se leva pour s'en aller. Son compagnon, plus judicieux, dit en lui-même: Il y a là-dessous quelque mystère; je veux demeurer ici pour l'éclaircir. Celui-ci laissa donc partir l'autre, et, sans perdre de temps, se mit à creuser avec son couteau tout autour de la pierre. Il fit si bien qu'il l'enleva. Il trouva dessous une bourse de cuir qu'il ouvrit. Il y avait dedans cent ducats[34], avec une carte sur laquelle étaient écrites ces paroles en latin: "Sois mon héritier, toi qui as eu assez d'esprit pour démêler le sens de l'inscription, et fais un meilleur usage que moi de mon argent". L'écolier, ravi de cette découverte, remit la pierre comme elle était auparavant, et reprit le chemin de Salamanque avec l'âme du licencié.

Qui que tu sois, ami lecteur, tu vas ressembler à l'un ou à l'autre de ces deux écoliers. Si tu lis mes aventures sans prendre garde aux inscriptions morales qu'elles renferment, tu ne tireras aucun fruit de cet ouvrage; mais, si tu le lis avec attention, tu y trouveras, suivant le précepte d'Horace, l'utile mêlé avec l'agréable. (I, 2)

---

[34]Voir Appendice.

Remarquons l'association d'idées: âme--argent. C'est cet avis qui donne le ton au roman; c'est donc l'argent qui deviendra l'âme du roman de Lesage. Examinons maintenant le rôle de l'argent dans <u>Gil Blas</u>.

CHAPITRE 2

L'ARGENT COMME FORCE MOTRICE

Dans les romans picaresques de l'Espagne, la faim est la force motrice. C'est la faim qui pousse à agir un picaro espagnol comme Lazarillo de Tormes. L'argent n'a pour lui qu'une importance secondaire parce que ses maîtres pourvoient à son entretien. S'il entre, par hasard, en possession de quelques espèces, il ne les possède d'habitude que pendant peu de temps. Ou il les dépense vite ou l'on les lui vole. L'idée d'économiser pour l'avenir ne lui vient pas; il s'occupe plutôt de vivre au jour le jour. Lorsqu'on a satisfait ses nécessités immédiates, il reste en général content.

On remarque tout autre chose dans Gil Blas. Dans ce roman, c'est l'argent qui joue le rôle dominant. C'est la force essentielle qui agit sur l'esprit et sur la volonté des personnages. Il pèse sur leurs décisions et les provoque à prendre l'initiative. Quelquefois, il change leur caractère et même entraîne leur ruine. Tandis que Lazarillo est

content de vivre simplement, Gil Blas tâche de s'élever vers la richesse.

Quelle est la raison pour la différence entre ces deux picaros? Pourquoi l'argent a-t-il tant d'importance dans Gil Blas et non dans Lazarillo de Tormes? C'est surtout que le roman français fut écrit 150 ans après la publication du roman espagnol[1]. Il parut à une époque où l'argent acquérait une nouvelle importance dans la société et il était impossible à l'auteur de ne pas en tenir compte dans son ouvrage.

C'était une époque où la France subissait une métamorphose financière. Dans les dernières années de son règne, Louis XIV consommait graduellement l'appauvrissement de l'Etat. Ses guerres étrangères accablaient le peuple de dépenses immenses. A sa mort en 1715, le pays s'approchait de la banqueroute[2]. Pour sauver la France d'un désastre

---

[1] Supra, pp. 1-2.

[2] Une chanson populaire de l'époque intitulée "Mort du Roi" contient les vers suivants:

> Il nous laisse à tous en mourant
> De quoi pleurer amèrement,
> Puisqu'il nous laisse sans argent.

Pierre Barbier et France Vernillat, Histoire de France par les Chansons, Gallimard, Paris, 1957, p. 62.

imminent, le Régent, le duc d'Orléans, dut prendre des mesures rapides. Ce fut d'abord la chasse aux partisans, véritables boucs émissaires. Puis, en voulant restaurer l'économie, le Régent décida d'inaugurer le système financier de l'Ecossais John Law. Cette action hardie conféra à la Banque Royale le pouvoir d'émettre le papier-monnaie[3]. Une grande fièvre de spéculation souleva le pays et beaucoup de sociétés commerciales se formèrent. Bien des gens versèrent leur argent dans ces entreprises dans l'espoir de faire fortune. Ce fut un nouveau moyen de s'enrichir, un moyen d'acquérir la richesse presque sans effort[4]. Beaucoup d'agioteurs gagnèrent des sommes immenses, tandis que pour d'autres la spéculation finit par la ruine totale.

Toute la société ressentait les effets de cette impulsion économique. Dans toutes les classes, on remarquait

---

[3]"Papier monnaie, billets mis en circulation à cours forcé et qui ne sont donc pas convertibles en numéraire . . . . " Henri Bénac, Dictionnaire des Synonymes, Librairie Hachette, Paris, 1956, p. 100.

[4]Dans son Histoire du Peuple Français (1715 - 1848), Nouvelle Librairie de France, Paris, 1952, Pierre Lafue donne donne l'exemple suivant:

> Après avoir pourtant en un seul jour réalisé 60.000 livres, [un bon père de famille] a compris à merveille le mécanisme de la spéculation financière

une nouvelle hardiesse quant aux affaires d'argent. Il y avait toujours quelqu'un pour se mêler à quelque projet financier audacieux. La puissance du capital commençait à se faire sentir.

> Dans l'ensemble c'est donc une société renouvelée qui a été engendrée par l'agiotage. Des moeurs, des idées ont surgi, dont l'effet se fera sentir bientôt jusqu'au bas de l'échelle sociale.[5]

La noblesse n'était plus la seule classe qui possédait l'argent. Toutes sortes de personnes amassaient des fortunes et ces nouveaux riches commençaient à s'imposer. L'argent tendait à faire tomber les distinctions sociales, ou du moins, à assurer plus de mobilité sociale.

La nouvelle importance du parvenu dans la société est bien exemplifiée dans Gil Blas. Le personnage principal représente un de ces petits bourgeois montants. Il va d'aventure en aventure à travers tous les milieux sociaux comme

---

(4) et pressenti que l'ancien mode de vie, fondé sur l'épargne et le travail, venait de recevoir un coup mortel (p. 21).

[5]Ibid., p. 23.

ses prédécesseurs espagnols, mais le rôle de picaro subit chez lui un grand changement. Gil Blas est un picaro du XVIIIe siècle et il ne pense ni agit comme ses frères-coquins antérieurs. Ses idées, ses valeurs et son attitude envers la vie sont celles de la Régence. Il ne s'engage ni dans la spéculation ni dans les affaires, mais il possède l'esprit capitaliste du nouvel ordre de la société. Il ne veut pas passer toute sa vie dans la servilité; il veut s'élever et s'enrichir.

Les picaros ne s'inquiètent guère du lendemain. Ils n'ont pas le temps parce qu'ils se préoccupent d'obtenir les nécessités du moment. Cette attitude se révèle insuffisante pour Gil Blas. D'après lui, on doit penser à l'avenir et mettre quelque chose de côté pour les mauvais jours. Dans sa narration, il ne décrit que rarement comment il a satisfait sa faim. Pourquoi consacrer du temps à ce qui va de soi? La grande nécessité de sa vie est celle de l'argent. Lorsqu'on possède de l'argent comptant, on peut acheter tout ce qu'on veut, le boire et le manger, les beaux vêtements, etc. Pour bien mener son existence ambulante dans le monde "moderne", un picaro doit être en fonds. "Il faut vivre sur la route; . . On fait fort mauvaise chère quand on voyage

sans argent"(I, 49).

C'est ce que dit Gil Blas dans la ville d'Astorga après avoir été libéré de prison. Il parle au chantre de Mondognedo qui avait travaillé pour procurer son élargissement. Il lui dit qu'il a envie de se rendre à Burgos où il pourra trouver doña Mencia. Cette dame le récompensera pour sa délivrance du souterrain des voleurs. Mais il existe un empêchement et c'est ce qu'il n'est pas encore à Burgos. Pour y aller, il faut voyager et il ne veut pas prendre le chemin parce qu'il se trouve "si mal équipé". Sa condition, pauvrement habillé et sans argent comme il l'est, ne lui ferait que honte. Le petit chantre l'entend et lui offre sa bourse.

C'est donc le moyen par lequel Gil Blas reçoit de l'argent au commencement de sa carrière. Puisqu'il ne possède pas de capitaux lui-même, il doit compter sur les autres. Il est obligé de s'appuyer sur la bienveillance de ceux qu'il rencontre parce qu'il ne reçoit aucun secours de ses parents et il n'est pas encore entré en service. Dans la bourse du chantre, il découvre peu d'espèces, mais assez pour lui permettre de s'acheminer vers la ville où demeure doña Mencia.

En cours de route, il dépense peu et, à son arrivée à Ponte de Mula, près de Burgos, il lui reste quelques réaux. C'est dans ce bourg que son anxiété quant à sa pauvre condition lui donne raison. Il entre dans une hôtellerie et s'approche de l'hôtesse qui, après l'avoir parcouru des yeux, l'accueille froidement. Ses vêtements misérables ne se conforment évidemment pas à ce qu'elle voudrait. Elle lui donne un repas qui, selon lui, "s'accordait assez avec mon habillement"(I, 49). Lorsqu'il demande un lit, elle lui dit que toutes les chambres sont retenues et qu'il devra se coucher dans la grange. Le lendemain matin, il apprend que trois archers de la sainte Hermandad avaient couché dans l'hôtellerie et c'était pour eux qu'on avait retenu les lits. Ces hommes avaient les moyens de faire bonne chère, tandis que lui, n'ayant que quelques réaux, avait été forcé de manger frugalement. L'hôtesse, ne pensant qu'à l'argent, estimait plus l'entretien de ces hommes et, comme résultat, avait méprisé Gil Blas.

Heureusement pour lui, doña Mencia lui fait une réception gracieuse. Lorsqu'elle observe sa pauvre condition elle lui donne cent ducats pour qu'il puisse se faire

habiller d'une façon plus élégante. Pour le remercier du service qu'il lui avait rendu, elle lui présente mille ducats et veut aussi qu'il accepte une bague en souvenir d'elle. Il prend congé de la dame et se dirige vers la ville de Valladolid, ravi de sa prospérité fraîchement acquise. En se flattant de son "état brillant", il dit: "je m'abandonnai aux réflexions agréables. . . Mille ducats d'un côté, une bague. . . de l'autre: me voilà pour longtemps en fonds" (I, 61).

Le titre du chapitre XVI du premier livre s'intitule "Qui fait voir qu'on ne doit pas trop compter sur la prospérité"--un avis valable pour notre picaro. Mais c'est un conseil auquel Gil Blas ne fait pas attention. A peine se trouve-t-il en fonds qu'il perd tout. A Valladolid, quelques escrocs, abusant de la crédulité du jeune garçon, lui volent pendant la nuit sa valise qui contient les mille ducats.

Comme sa vie comporte beaucoup de péripéties, Gil Blas s'appelle "le jouet de la fortune"(I, 197). Pour lui, une période de prospérité est suivie le plus souvent par une période de gêne. Mais, comme un vrai picaro, il s'incline devant le proverbe qui dit que "ce qui est fait est

fait". Dans une situation adverse, il sait se raidir contre son malheur. Après sa mésaventure de Valladolid, il ne cède pas à son chagrin, mais prend la situation par le bon côté. Les fripons ne l'ont pas dépouillé complètement. Ils lui ont laissé ses habits, ses bottines et quelques ducats qu'il avait dans ses poches.

De temps en temps au cours de ses aventures, Gil Blas s'arrête pour présenter au lecteur le bilan de sa situation financière. Lorsqu'il se trouve dans l'aisance, il se félicite de son sort heureux. A son départ du château de Leyva, on note son contentement de soi:

> Ainsi, regardant mes effets. . . j'en jouissais sans scrupule. Je possédai un fonds qui ne me permettait pas de m'embarrasser de l'avenir, outre la confiance qu'on a toujours en son mérite à l'âge que j'avais (II, 8).

Quand il a des embarras d'argent, cette confiance disparaît assez vite. Il semble que le manque d'argent constitue pour lui un grave défaut.

Le peu d'affection qui existe entre Gil Blas et ses parents manifeste bien ce sentiment. Selon lui, il aurait été mal élevé si ce n'était Gil Perez, frère aîné de sa mère. Grâce à cet oncle chanoine, il a reçu une éducation.

Ses parents n'avaient pas assez d'argent pour faire éduquer leur fils. Ils étaient en condition et "n'avaient pour tout bien que leurs gages. . ."(I, 3).

Cette froideur envers ses parents est en partie le résultat de l'attitude du fils à l'égard de l'argent. Pour Gil Blas, être économiquement faible est inexcusable. C'est pourquoi il se révèle peu respectueux envers ses parents. Son ressentiment se montre au moment de son départ de la ville d'Oviédo pour l'Université de Salamanque. Il se peut qu'il ait envisagé quelque aide financière de ses parents, mais, dit-il avec sarcasme, "ils me firent présent de leur bénédiction, qui était le seul bien que j'attendais d'eux"(I, 5).

Son oncle se montre bienfaisant, cependant, et lui donne quarante ducats et une mule. Le chanoine Gil Perez lui dit d'employer l'argent pour faire son voyage et de vendre la mule après son arrivée à Salamanque. Jusqu'à ce qu'il trouve un poste de précepteur, il aura assez pour vivre de ce qu'il obtiendra de la vente de la mule. Le présent de l'argent fait grand plaisir à Gil Blas. Après son départ, il tire les ducats de sa poche et les compte et recompte. La vue d'une si grande somme le fascine et il ne peut pas s'em-

pêcher de manier les pièces de monnaie.

Le garçon barbier, don Diego de la Fuente, que Gil Blas rencontre sur le chemin, éprouve le même sentiment à son départ de sa ville natale. Il raconte à Gil Blas qu'il avait quinze ans quand son père lui ordonna de faire le tour de l'Espagne pour se perfectionner dans son art. En le poussant hors de maison, son père lui donna un sac qui contenait les instruments dont un barbier avait besoin. En lui faisant aussi ses adieux, sa mère lui "glissa même dans la main un ducat à la dérobée"(I, 103). Le garçon partit, mais il n'était pas allé loin lorsqu'il s'arrêta pour ouvrir son sac. Il voulut par curiosité voir ce qu'il y avait dedans. Outre les instruments de sa profession, il trouva une vingtaine de réaux. Ebahi de sa découverte, don Diego dit à Gil Blas que: "la possession d'un ducat et de vingt réaux ne manqua pas d'éblouir un jeune homme qui n'avait jamais eu d'argent. Je crus mes finances inépuisables. . ." (I, 103).

Après avoir entendu cette anecdote du jeune barbier, Gil Blas se rappelle probablement avoir éprouvé la même réaction en quittant Oviédo. La possession de fonds pour la première fois fait Gil Blas frissonner de joie. Par la

suite, malheureusement, cette joie se transformera en avarice. Pendant son séjour à la cour sous le duc de Lerme, l'acquisition de l'argent deviendra l'intérêt principal de sa vie.

Gil Blas se proposait d'aller à Salamanque pour se préparer à un poste de précepteur. Sur le chemin, cependant, il renonce à son premier penchant et décide de prendre l'habit de cavalier. C'est à Burgos qu'il se résoud à changer de carrière et c'est l'argent qui influence sa décision. Il n'a plus envie d'être licencié mais courra plutôt le monde à la recherche de la fortune. Il est persuadé que comme cavalier il ne manquera pas "de parvenir à quelque poste honnête et lucratif"(I, 54). Il faut remarquer dans cette brève citation les mots "parvenir", "honnête", et "lucratif", des mots-clés dont l'association est particulièrement significative dans l'histoire de Gil Blas. Ce qu'il cherche dans la vie c'est de s'élever aussi honnêtement que possible dans la richesse et les honneurs. Le moyen de parvenir, lui dit l'hôte Majuelo de l'hôtellerie de Burgos, c'est de s'attacher à quelque grand seigneur et de se mêler de ses affaires.

A Valladolid, son ancien ami et compagnon d'école,

Fabrice, lui offre le même conseil. Fabrice le prie d'oublier le poste souvent mal récompensé de précepteur. Il vaut mieux entrer en condition, dit-il, d'où l'on peut tirer beaucoup de profit. Le métier de laquais met à la disposition d'un garçon d'esprit des possibilités innombrables.

Fabrice raconte comment il s'était mis dans le service. Il avait le goût de voyager et s'était mis en route allant de ville en ville. Ses façons de vivre dissipaient rapidement son argent. Il découvrit bientôt qu'un seul ducat lui restait, avec lequel il fut forcé d'acheter une paire de souliers. Il se consola cependant de sa situation embarrassante, car:

> c'est par là qu'une âme forte et courageuse se distingue des âmes faibles. Un homme d'esprit est-il dans la misère, il attend avec patience un temps plus heureux(I, 64).

Mais, en ayant l'estomac dans les talons, il trouva assez vite ce "temps plus heureux". La résolution pour lui fut facile; il se mit en condition.

Fabrice explique à Gil Blas comment il est passé d'un maître à un autre avant de tomber sur un poste qui l'a vraiment "charmé". C'est chez le seigneur Manuel Ordoñez, l'administrateur de l'hôpital des pauvres de

Valladolid où il a trouvé la vie heureuse. Il révèle comment celui-ci a prospéré "en faisant les affaires des pauvres" (I, 65). Il étudie depuis longtemps les façons et les moeurs d'Ordoñez et espère quelque jour être aussi riche que lui. Lui aussi, il voudrait faire les affaires des pauvres sous les auspices de ce "pieux" maître. La domesticité, selon Fabrice, est le premier échelon vers la richesse.

En réfléchissant sur les conseils de Majuelo et de Fabrice, Gil Blas se laisse enfin convaincre. Il se détermine à se mettre en condition. Pour chercher un emploi, il accompagne Fabrice à un bureau de placement. C'est ici que Gil Blas commence à noter le vrai pouvoir de l'argent. Le chef de ce bureau, le seigneur Arias de Londona, les salue d'un regard glaçant et hésite à ouvrir ses dossiers. Gil Blas, devenant de plus en plus astucieux, se rend vite compte de la difficulté. Il met la main dans la poche et en tire deux ducats qu'il offre au seigneur Arias. Ah! Quelle différence! Celui-ci se transforme en personne complaisante. Il propose à Gil Blas un choix de postes excellents, en lui assurant de plus qu'il lui fera trouver un autre si son premier choix ne lui convient pas. L'argent

parle! Cette leçon se grave dans la mémoire de Gil Blas.

Il accepte donc une place chez le licencié Sedillo, vieux chanoine du chapitre de Valladolid. A peine s'est-il installé qu'il donne suite aux idées de Fabrice. Celui-ci lui avait expliqué comment on gagne la confiance d'un maître de sorte que l'on le mène dans la suite par le nez. On doit surmonter sa fierté et s'abaisser en présence d'un maître. On doit souvent feindre d'en être la dupe. En un mot, un serviteur habile, s'il joue bien son jeu, peut s'enrichir rapidement.

Pour réussir dans son premier emploi, Gil Blas met bien à exécution ce qu'il a appris. Il se révèle assidu et infatigable. Il est respectueux et complaisant envers le maître et la gouvernante de la maison. Dans ses entretiens avec le licencié, il parle du caractère et des qualités d'un fidèle domestique. Il joue si bien son rôle qu'il se fait bientôt aimer par Sedillo.

Il a l'apparence d'être extrêmement content dans son service, mais en réalité, il le trouve très désagréable. Il fait fonction de garde-malade pour le vieux chanoine et il doit rester éveillé toute la nuit. Il doit lui

changer de chemise car le chanoine est "sujet à suer" et doit lui donner son pot de chambre qu'il demande "dix fois par heure"(I, 73).

Si cette occupation déplaît à Gil Blas, on se demande pourquoi il n'entre pas au service d'un autre? La réponse est très simple: Sedillo n'a pas encore fait son testament et il approche assez vite de sa fin. Le picaro attend impatiemment la mort de son maître. La perspective d'un bon legs retient Gil Blas, car, autrement, il s'en irait rapidement. Il nous dit que "sans le legs dont je repaissais mon espérance, je me serais bientôt dégoûté de ma condition. . ."(I, 74). La certitude d'hériter d'une fortune lui permet d'envisager un avenir au delà des mauvaises nuits qu'il doit passer.

Au bout de trois mois, le vieux Sedillo tombe malade. On fait venir le docteur Sangrado qui ordonne de copieuses saignées avec des boissons fréquentes d'eau chaude. Grâce à ce médecin, en moins de deux jours le pauvre licencié se sent mourir et déclare qu'il veut faire son testament. Gil Blas nous dit qu'il n'est pas fâché d'entendre cette nouvelle. Il affecte un air de tristesse, mais au fond

de son coeur, il se met au comble de la joie. C'est le moment qu'il attend.

Sedillo lui fait chercher un notaire et il se presse de mettre à exécution cet ordre. Il s'arrête chez le premier dont il voit l'enseigne. Il fait savoir que son maître veut tester et demande au titulaire de le suivre tout de suite. Se trouvant devant cette prière pressante, le notaire refuse de se laisser mener trop vite jusqu'à ce qu'il apprenne le nom du médecin qui soigne le malade. En apprenant que c'est Sangrado, il commence à se dépêcher. Il connaît bien Sangrado qui lui a "soufflé" beaucoup de ses testaments. On remarque comment l'argent inspire les actions de ce notaire. S'il ne se hâte pas, il se pourra que Sedillo expire avant son arrivée--encore de bons honoraires qui lui auront été soufflés par ce "docteur expéditif".

En se rendant à la maison du malade, Gil Blas décide de s'assurer son héritage parce qu'il a peur que le licencié, en testant, ne l'oublie. Il demande que l'on fasse souvenir Sedillo de ses services zélés. Le notaire l'assure qu'il encouragera le vieillard à lui donner "quelque chose de considérable".

Ils arrivent à temps pour que le notaire puisse entendre seul les dernières volontés de Sedillo. Lorsqu'il quitte la chambre du mourant, il prend Gil Blas à part et lui dit que l'on ne l'a point oublié. Le vieux licencié succombe peu après et le picaro se réjouit d'avance du testament. Lorsqu'on en fait la lecture, Gil Blas reçoit cependant un rude coup, car on ne lui a légué qu'une "bibliothèque". Sedillo a transmis à son fidèle domestique tous ses livres et ses manuscrits pour que celui-ci continue à se cultiver et à se rendre savant. Mais cette bibliothèque est dérisoire: un livre de cuisine et quelques vieux papiers sans valeur.

Gil Blas ne peut guère, à ce moment-là, apprécier l'ironie de la situation. Il dit au lecteur qu'il examine son legs "avec plus d'attention qu'il n'en méritait. . ." (I, 80). A quoi bon recevoir des volumes et des papiers? Ce qu'il cherche, c'est de l'argent. Il gémit sur ses longues nuits gaspillées comme garde-malade. Ses espérances d'hériter d'un legs considérable maintenant brisées, il abandonne aux parents du défunt la bibliothèque et part pour chercher une autre maison.

Il rencontre par hasard le docteur Sangrado qui a

besoin d'un serviteur, ou plutôt, d'un élève à qui il peut enseigner sa fameuse méthode dont le lecteur connaît déjà l'efficacité. Bien qu'il ne reçoive aucuns gages, Gil Blas accepte la proposition et s'engage au service du docteur. Il consent à cette offre parce qu'il voit la possibilité de faire fortune. Sangrado lui confie son secret de guérir toutes les maladies du monde et, par la suite, Gil Blas devient le protégé du docteur.

Sa nouvelle profession lui donne beaucoup de plaisir et aide à soulager la déception qu'il a éprouvée chez Sedillo. La perspective d'un bel avenir devient pour lui de plus en plus rassurante. Un jour, après avoir fait saigner un alguazil et un pâtissier, il nous dit que: "Je reçus douze réaux pour mes ordonnances; ce qui me fit prendre tant de goût à la profession, que je ne demandai plus que plaies et bosses"(I, 84). Pour célébrer son bonheur, il boit une partie de ses douze réaux en régalant Fabrice. Lorsqu'il rentre, il remet les huit réaux qui lui restent à Sangrado qui lui en rend deux pour son partage. Le docteur croit qu'il a donné à son élève un quart de la somme gagnée, mais Gil Blas sait qu'en réalité il en a pris la moitié.

Il considère que si toutes les transactions entre Sangrado et lui-même continuent de cette façon, il pourra retirer un bon profit de sa profession. Dans le dessein de devenir riche, il est inspiré d'une "nouvelle ardeur pour la médecine"(I, 86).

Gil Blas observe que ses malades meurent d'habitude après sa deuxième visite. Il sait que ses prétendus remèdes sont inutiles et que ce qu'il pratique c'est le meurtre. Mais est-ce qu'il s'arrête? Non! Il continue d'exercer ce charlatanisme autorisé par l'exemple de son maître dans l'espoir de gagner beaucoup d'argent. Il persiste dans sa méthode jusqu'à ce qu'il fasse expirer une dame riche, maîtresse d'un homme de Biscaye qui se fait appeler don Rodrigue de Mondragon. Le Biscayen décide de se venger de la mort de sa fiancée. Il jure qu'il va exterminer celui qui lui a ôté l'expectative d'un mariage avantageux. On avertit Gil Blas de la passion extrême du fiancé outragé et il se met vite en route.

En regardant constamment derrière lui, le picaro se dirige vers Madrid. Il a grand-peur que don Rodrigue ne le suive, mais ses craintes sont démenties. Il fait son

voyage en paix. C'est un grand soulagement pour lui de se retirer de son rôle d'imposteur et il demande pardon à Dieu de tout le mal qu'il a fait. Mais est-ce qu'il renonce à tous les réaux qu'il a acquis? Bien sûr que non! Il nous dit que: "Je ne laissai pas de compter avec plaisir l'argent que j'avais dans mes poches, bien que ce fût le salaire de mes assassinats. Je ressemblais aux femmes qui cessent d'être libertines, mais qui gardent toujours à bon compte le profit de leur libertinage"(I, 100). On peut prier l'indulgence si l'on veut; mais abandonner l'argent, cela passe les bornes.

Sur le chemin, Gil Blas fait connaissance avec un muletier qui se prend d'amitié pour lui et le loge dans sa maison à Ségovie. Cet homme aimable lui donne une lettre de recommandation qu'il rendra à Mateo Melendez, un de ses amis qui habite Madrid. A son arrivée, Gil Blas présente la lettre à Melendez, marchand de drap, qui l'accueille avec bienveillance. Dans la lettre, le muletier prie son ami de trouver une bonne condition pour le jeune voyageur. Le marchand révèle à Gil Blas qu'il s'engagera volontiers à le placer "avantageusement". Celui-ci nous signale

qu'il accepte cette offre "avec d'autant plus de joie que mes finances diminuaient à vue d'oeil. . ."(I, 131).

Dans huit jours, Melendez découvre un cavalier, don Bernard de Castil Blazo, qui a besoin d'un valet de chambre. Gil Blas se présente devant cet homme qui, le trouvant acceptable, le prend à son service. Don Bernard lui signale ce qu'on attend de lui et ajoute qu'il lui donnera six réaux par jour "tant pour ta nourriture et pour ton entretien que pour tes gages. . ."(I, 132). Ce sera le premier vrai salaire que Gil Blas reçoit d'un maître. (Il faut se rappeler que dans les romans picaresques de l'Espagne, les maîtres ne donnent pas d'habitude de gages à leurs serviteurs.) Dans la maison du cavalier, cependant, il est nécessaire que le domestique reçoive un salaire qui lui permet de vivre. Don Bernard mange toujours en ville et ne s'occupera pas de l'entretien de son valet. Notre picaro doit être attentif à ses propres besoins.

Gil Blas trouve très agréable le train de vie chez ce maître, mais malheureusement cela ne dure pas longtemps. Un matin, don Bernard lui compte six ducats au lieu de six réaux et lui dit de quitter son service. Il lui donne son

congé car il l'a vu en compagnie de l'alguazil Rolando, ancien chef des voleurs du souterrain. Une personne qui a de tels amis n'est pas évidemment au goût de don Bernard. Lesage ne nous explique pas pourquoi ce chevalier, qui garde tout son argent chez lui, se méfie des alguazils.

Après avoir été congédié, Gil Blas va tout de suite chez Melendez pour lui faire savoir la mauvaise nouvelle. Le marchand le console et lui dit qu'il le placera chez un autre maître de meilleure qualité. Le petit-maître don Mathias de Silva veut prendre un jeune homme à son service et puisque Melendez est l'intime ami de l'intendant de don Mathias, l'installation de Gil Blas dans cette condition ne présentera aucune difficulté.

En marchant vers la maison du petit-maître, le marchand donne à Gil Blas un conseil important. Don Mathias s'intéresse peu à ses propres affaires et c'est l'intendant Gregorio Rodriguez qui règle tout. Cet homme recueille les revenus et paie les gages des domestiques. Si l'on veut demander quelque grâce, c'est à lui qu'on s'adresse avant de s'approcher du maître. Rodriguez exerce son emploi avec une autorité absolue et, pour réussir dans cette maison, on doit d'abord gagner sa confiance. "Faites

votre cour au seigneur Rodriguez", conseille Melendez, car "il pourra vous donner quelque petit os à ronger" (I, 144).

Rodriguez reçoit Gil Blas dans son appartement, le jauge et le présente ensuite à don Mathias. Celui-ci reçoit "aveuglément" le jeune homme à son service, parce que c'est son intendant qui l'a produit auprès de lui. L'affaire en reste là et le petit-maître se tourne tout à coup à un autre sujet plus pressant. Il laisse rester le valet fraîchement engagé comme témoin de tout ce qui suit. Donc, Gil Blas apprend que la veille don Mathias a perdu au jeu cent pistoles qu'il avait et encore deux cents sur sa parole.

L'intendant élève des protestations énergiques contre le gaspillage. Il révèle comment il "sue sang et eau" pour fournir aux dépenses du ménage, mais la conduite du petit-maître détruit tout. La somme d'argent qu'on a demandée n'existe pas chez eux. Cette harangue ne touche pas beaucoup don Mathias. Il ne va pas changer son genre de vie, mais veut qu'on le laisse se ruiner paisiblement. Il envoie Rodriguez emprunter de l'argent à n'importe quelle source.

Le caractère sérieux et moralisant de l'intendant, cependant, n'est qu'une façade. En faisant les affaires de son maître, il se mêle d'escroquerie, mettant souvent dans sa poche les revenus qui appartiennent à don Mathias. Lorsqu'il rentre de sa mission, un usurier l'accompagne. A l'insu du petit-maître, cet homme est d'intelligence avec l'intendant et les deux vont le tromper. Rodriguez, ayant pris de l'argent qui appartient à son patron, l'a prêté à l'usurier qui, à son tour, va le prêter à don Mathias. Celui-ci va donc emprunter son propre argent à intérêt à vingt pour cent.

Gil Blas détecte la tromperie. Lors de son arrivée à la maison, il avait vu un fermier qui donnait un sac d'argent à Rodriguez, et c'est le même sac que l'usurier apporte à don Mathias. Bien qu'il ne sache pas tous les détails du complot, le picaro suppose que l'intendant a fait une somme rondelette aux dépens de son maître. Il remarque la facilité par laquelle l'homme sans scrupule s'est enrichi et il tient compte de ce fait pour l'avenir.

Quand son service chez ce maître se termine (don Mathias meurt dans un duel), Gil Blas réfléchit à son

état. Il se trouve dans l'aisance et décide de ne pas se jeter étourdiment dans une autre condition. Il est certain que la fortune lui offrira un emploi convenable en temps utile. Il nous dit que: "je ne voulais plus servir que des personnes hors du commun; encore avais-je résolu de bien examiner les postes qu'on m'offrirait. Je ne croyais pas le meilleur trop bon pour moi. . ."(I, 177). Il s'estime préférable à d'autres serviteurs parce que chez don Mathias de Silva, il "s'est décrassé"; il a appris à connaître le monde des grands dépensiers. Il sait qu'il pourra maintenant trouver des postes de reste. Jusqu'ici, ses moyens ne lui ont pas permis d'être si difficile et il a accepté n'importe quel emploi. Cette fois-ci, cependant, puisqu'il est maître de quelques fonds, il aura l'occasion de choisir la meilleure position disponible. Le sentiment de supériorité qui existe chez lui est dû directement à sa prospérité nouvellement acquise. C'est la possession de l'argent et la fréquentation des petits-maîtres qui permet à Gil Blas de s'élever peu à peu au-dessus du picaro commun.

En attendant une condition favorable, il rencontre

Laure, soubrette dont il avait fait connaissance lorsqu'il était au service de don Mathias. Laure, qui est la suivante de la comédienne Arsénie, lui dit que sa maîtresse cherche quelqu'un qui se chargera de l'administration de son ménage. Est-ce que l'emploi intéresse Gil Blas? Il lui révèle qu'il connaît l'économie et qu'il sait bien tenir les livres. Mais, malgré cela il ne veut pas accepter l'offre parce qu'il a juré de ne plus servir de bourgeois. Désormais quand Gil Blas entrera au service de quelqu'un, il voudra évidemment que la personne soit d'un rang social plus haut que celui de son maître précédent. S'il acceptait un poste chez Arsénie, ce serait pour lui un mouvement rétrograde.

Laure, cependant, n'est pas d'accord. Elle défend fièrement sa maîtresse et la vie des comédiens. On doit considérer Arsénie comme noble, dit-elle, à cause de ses alliances. Tous les jours, elle s'associe avec la noblesse au théâtre. Selon elle, un serviteur ne s'abaissera pas en passant du service d'un petit-maître à celui d'une comédienne. Gil Blas se laisse convaincre par les arguments bien présentés de la soubrette. Laure le mène donc à

l'appartement de la comédienne. Le spectacle du logement fait une grande impression sur le picaro. La magnificence des meubles et le luxe du décor lui fait croire qu'il se trouve chez une vice-reine ou même dans le temple d'une déesse. Il s'installe chez elle et devient l'administrateur de son ménage. La richesse d'Arsénie et son association avec des gens de qualité lui fait oublier que la comédienne n'est qu'une bourgeoise.

Chez Arsénie, Gil Blas fréquente le milieu des gens de théâtre et se mêle à leur façon de vivre. Il s'associe avec des voluptueux et se trouve bientôt plongé dans la débauche. Peu de temps après, cependant, il dit qu'à cause de son éducation, il éprouve des remords de sa conduite libertine. Les vices et l'immoralité des comédiens commencent à le dégouter et à la fin de trois semaines, il décide de chercher une autre condition. Les désordres de la vie du théâtre et le ménage irrégulier d'Arsénie ne lui conviennent plus. Il veut un poste dont il peut tirer un bon profit, mais il veut surtout un emploi plus fixe. En sortant discrètement de l'appartement de la comédienne, il rencontre par hasard Gregorio Rodriguez et lui dit pourquoi il quitte le service de la femme. L'ancien intendant de don Mathias

approuve cette action et dit qu'il rendra service à Gil Blas parce qu'il est un garçon "si plein d'honneur". Rodriguez l'aide à entrer au service de don Vincent de Guzman, vieux seigneur riche. En s'installant chez ce noble de bon aloi, le picaro quitte pour toujours le service des bourgeois et des pseudo-nobles.

Don Vincent a une fille nommée Aurore qui enveloppe le jeune domestique dans une intrigue d'amour. Gil Blas croit d'abord que la belle dame s'est éprise de lui, quand elle lui fixe un rendez-vous à minuit. Le picaro nous dit qu'il dépense tout ce qu'il a d'argent en linge et en préparations odoriférantes pour se parer. Il est déçu lorsqu'il découvre que sa maîtresse l'a choisi simplement pour lui faire confidence. Elle veut qu'il lui rende compte du caractère et des moeurs de don Luis Pacheco, l'homme qu'elle aime.

Gil Blas se console de sa désillusion en faisant réflexion qu'il ". . . me convenait mieux d'être le confident de ma maîtresse que son amant. Je songeai même que cela pourrait me mener à quelque chose; que les courtiers d'amour étaient ordinairement bien payés de leurs peines. . ." (I, 198). Dans l'attente d'une récompense considérable,

il se résoud à dévoiler le caractère caché de don Luis. Après s'être bien informé, il revient raconter à Aurore tout ce qu'il a appris au sujet du cavalier. L'homme fréquente des petits-maîtres de mauvaise réputation, lui dit-il, et mène une vie extrèmement licencieuse. La jeune dame, malgré sa déception, donne néanmoins à Gil Blas une bourse pour ses peines.

En ouvrant la bourse, il y découvre vingt pistoles. Il regrette de ne pas avoir prolongé l'affaire pour obtenir plus d'argent. Peut-être aurait-il dû omettre quelques détails de son histoire pour avoir rendu plus vertueuse la vie de don Luis. Si Aurore lui avait payé assez bien le renseignement attristant, il se demande combien il aurait reçu pour une nouvelle plus agréable.

Gil Blas occupe deux autres postes lucratifs pendant son séjour à Madrid et lorsqu'il quitte enfin la ville, il trouve que sa bourse est "assez bien garnie". Il a pris une grande décision:

> Je formai la résolution de parcourir l'Espagne et de m'arrêter de ville en ville. L'argent que j'ai, disais-je, me mènera loin: je ne le dépenserai pas indiscrètement; et, quand je n'en aurai plus, je me mettrai à servir(I, 257).

Le manque ou l'abondance d'argent gouverne ainsi les actions de Gil Blas. Il se mettra à servir par nécessité, mais au contraire des picaros espagnols, il ne sera pas content de rester serviteur. Il ne regarde le service que comme le premier échelon de sa fortune. De serviteur, il veut un jour devenir maître. C'est un homme zélé et entreprenant qui pousse toujours de l'avant et, une fois en service, il travaille pour profiter au maximum de son poste. Il "n'a aucune répugnance à travailler et, dès qu'il s'est trouvé une bonne place, il ne pense qu'à ramasser des ducats"[6].

En se hâtant d'emploi en emploi, Gil Blas reste en général fidèle à ses principes fondamentaux d'honnêteté. Il observe certains individus en train de s'enrichir par un commerce louche, mais pour la plupart, il n'y participe pas lui-même. Quand même il commet quelques écarts de conduite, il mène une vie plus ou moins honnête jusqu'à son arrivée à la cour d'Espagne. Pendant son premier séjour

---

[6]Eugène Joliat, Smollett et La France, Librairie Ancienne, Honoré Champion, Paris, 1935, p. 14.

à la cour, cependant, il subit un grand changement de caractère. La tentation de l'argent devient trop forte et il s'engage dans des affaires sournoises, comme nous le verrons dans le chapitre suivant.

CHAPITRE 3

L'ARGENT ET LE CARACTERE DE GIL BLAS

On a remarqué que dans le roman picaresque espagnol il n'y a aucun développement psychologique chez le picaro[1]. Il semble posséder un caractère assez fixe. Il mûrit et devient plus expérimenté, mais à la fin du roman, il est fondalement le même qu'au commencement. Ce n'est pas le cas chez Gil Blas. Ce picaro possède un caractère mutable et, au cours de ses aventures, il subit une évolution bien déterminée.

Au commencement de sa carrière picaresque, Gil Blas n'est qu'un garçon naïf et inexpérimenté. N'ayant reçu qu'une formation purement livresque, il manque encore de pratique. Il doit d'abord faire l'apprentissage de la vie, surtout dans les affaires d'argent. Dans une hôtellerie

---

[1]Voir Eugène Joliat, Smollett et La France, p. 14; et Robert Alter, Rogue's Progress, Studies in the Picaresque Novel, Harvard University Press, Cambridge, Mass., 1964, pp. 30-31.

à Peñaflor, il raconte imprudemment son histoire à l'hôte Corcuelo. En se rendant compte de la naïveté du jeune voyageur, Corcuelo, peu scrupuleux, décide de l'exploiter et est bientôt d'intelligence avec d'autres hommes du même caractère.

Gil Blas lui parle de son dessein de se défaire de sa mule. Corcuelo, souple à toutes les volontés de son jeune client, lui dit qu'il connaît un "honnête maquignon" qui l'achètera. Sans délai, Corcuelo lui présente un marchand de chevaux qui, après avoir examiné la bête, assure à Gil Blas que sa mule est de nulle valeur ou peu s'en faut. Néanmoins, il a la bonté de coeur, dit-il, de lui offrir trois ducats. (Gil Perez avait estimé que la vente de la mule apporterait dix ou douze pistoles.) L'écolier dérouté, en croyant sincèrement à la probité du maquignon, accepte la maigre somme.

Le déniaisement de notre héros continue sans interruption. Pendant que Gil Blas est en train de souper, un cavalier préalablement instruit, lui aussi, par Corcuelo s'approche de sa table et salue "le seigneur Gil Blas de Santillane, l'ornement d'Oviédo et le flambeau de la philosophie"(I, 8).

Le cavalier embrasse le garçon, en lui faisant connaître qu'il ne peut pas maîtriser la joie que lui inspire la présence de la "huitième merveille du monde". Gil Blas est d'abord étonné, puis charmé. Bien sensible à l'éloge, il invite son admirateur à souper avec lui.

Le flatteur proteste qu'il n'a pas grand faim, mais qu'il mangera "quelques morceaux par complaisance". Gil Blas commande une omelette pour le cavalier, qui, une fois servi, se met à manger comme quelqu'un qui n'a pas eu de nourriture depuis trois jours. On en commande une seconde qui est aussi avalée goulûment. Puis, l'homme expédie une truite, morceau de choix et fort cher, sans parler de beaucoup de verres de vin. Tout en mangeant et en buvant sans cesse, le parasite farcit sa conversation de louanges. Il s'arrête enfin de manger, et en se levant de table, conseille à Gil Blas de se mettre en garde contre ceux qui abuseront de sa crédulité; il lui rit au nez et part.

C'est donc d'une façon pénible et humiliante que Gil Blas commence à apprendre le rôle de l'argent dans la vie. Lorsqu'il est trop timide pour demander plus d'argent, il est fraudé par le maquignon. Quand sa vanité le domine,

il trouve qu'il doit payer, nous dit-il, "un souper dont j'avais fait si désagréablement la digestion. . ."(I, 11). Mais l'expérience ne l'a pas rendu assez averti et il doit continuer à passer par d'autres rudes épreuves. Comme il ne sait pas encore marchander, un fripier à qui il achète un habit, se fait payer trop cher. Dans une autre hôtellerie, Gil Blas a le tort de compter son argent sous les yeux de l'hôte, et pour cette niaiserie, il se trouve encore une fois déplumé.

Dans son adolescence, Gil Blas tombe régulièrement victime de la tricherie parce qu'il n'a aucune expérience du monde. La proie facile des dupeurs, il est constamment délesté de son argent. Jean Cassou a dit que les "aventures que Gil Blas poursuit dans sa jeunesse sont justement la récompense de sa jeunesse"[2]. Sa période d'initiation tire bientôt à sa fin; il en a assez! Il a découvert que tous les milieux sociaux sont peuplés de gredins et que pour subsister on doit se faire coquin. La nécessité lui fait adopter une nouvelle vision du monde. Il remarque:

---

[2]Jean Cassou, "Le Sage", Tableau de la Littérature Française, (XVIIe - XVIIIe siècles), Gallimard, NRF, 1939 p. 217.

> Il n'y a pas des innocents et des coupables. Il y a les trompeurs et les trompés. . . Il s'agit d'abord d'être adroit[3].

Gil Blas s'essaie à être adroit lorsqu'il veut rattraper sa bague de diamant volée. C'est une bague, cadeau de doña Mencia, qu'une femme nommée Camille lui a escroquée à Valladolid. Un jour, il voit par hasard la femme et va tout de suite consulter Fabrice sur la ligne de conduite à adopter. Selon Fabrice, on ne devrait pas en appeler aux gens de justice car "ces gens-là n'aiment point à faire des restitutions"(I, 91). Il vaut mieux se faire justice à soi-même. On décide donc d'obtenir la bague par ruse et Fabrice va se déguiser en alguazil. Avec le secours de quelques domestiques et garçons barbiers travestis en archers, le faux alguazil et Gil Blas vont chez Camille demander la bague. Camille est en proie à la frayeur et le projet va extrêmement bien. Lorsqu'ils la quittent, ils volent un collier de perles et un flambeau d'argent. Ils sont en train de s'applaudir dans un cabaret quand les vrais gens de justice arrivent et les arrêtent. On a pénétré leur supercherie et par conséquent, ils sont conduits en prison.

Quand même Gil Blas est impliqué dans des affaires

---

[3]Charles Dédéyan, A.-R. Lesage: Gil Blas, p. 117

louches, il conserve ses bonnes qualités. Au service de don Gonzale Pacheco, par exemple, il refuse d'agir de concert avec Eufrasie, jeune intrigante aimée par son maître. La femme veut l'envelopper dans un complot sournois de sorte qu'elle puisse obtenir la meilleure partie du bien de don Gonzale. Gil Blas se persuade de rester fidèle à son maître parce qu'il dit que "je serais mieux payé de cette bonne action que des mauvaises que je pourrais faire"(I, 249).

A la ville de Xelva, il aide à dépouiller le marchand juif, Samuel Simon, de trois mille ducats. Après avoir participé à l'affaire, lui et son camarade de voyage, don Alphonse, ont des remords mais s'excusent par la nécessité qui les y a obligés. Par la suite, Gil Blas sert comme intendant les seigneurs Leyva, don Alphonse et son père don César. Don Alphonse, en regrettant son méfait, envoie son intendant à Xelva pour faire restitution au marchand. Sur la route, Gil Blas avoue qu'il est tenté de voler l'argent, mais s'arrête. "Je ne succombai pourtant à la tentation; je puis même dire que je la surmontai en garçon d'honneur. . ."(II, 3).

A son arrivée à la cour, il est resté au fond bon

garçon. Le duc de Lerme tient compte de ce fait après que le picaro lui a raconté son histoire. Il dit: "Combien y a-t-il d'honnêtes gens qui deviendraient de grands fripons, si la fortune les mettait aux mêmes épreuves!"(II, 88). Il trouve Gil Blas à son gré et le prend à son service comme secrétaire. "Songe que tu es présentement au roi," dit-il, "et tu seras désormais occupé pour lui"(II, 88). Ces mots font frémir de joie le jeune homme qui remarque que les semences d'ambition, à partir de ce jour-là, commencent à germer dans son esprit. Il se croit déjà en possession d'une fortune et fait donc son début comme personnage important. Il loue un grand appartement meublé et mange chez le meilleur traiteur du quartier. Une auberge ordinaire ne convient plus à quelqu'un de sa conséquence. Il dépense de fortes sommes parce qu'il ne veut pas faire l'impression qu'il est parcimonieux.

On lui conseille de faire la réverence à don Rodrigue de Calderone, un des confidents du duc. Don Rodri-

gue exerce une grande influence sur Son Excellence et si l'on obtient sa bienveillance, on peut aller loin à la cour. Gil Blas se présente devant le seigneur et n'a aucune répugnance à s'abaisser parce qu'il nous dit que "je sentais que j'avais besoin de lui"(II, 92). Une longue pratique lui permet de savoir qu'on ne réussit pas toujours par la sueur de son front. Il faut travailler bien sûr, mais en réalité, c'est par les relations qu'on avance dans le monde. Pour parvenir, on doit acquérir les grâces de ceux qui occupent des postes d'importance.

Il ne s'épargne donc pas pour solliciter la faveur de Calderone, mais c'est une peine perdue. Le seigneur refuse de s'incommoder pour être agréable au jeune homme. Gil Blas décide enfin d'abandonner la cour s'il ne vient pas bientôt à bout de ses espérances, c'est-à-dire, d'obtenir la prospérité. Il se propose d'élaborer une nouvelle attaque; il va plutôt mettre à profit ses entretiens avec le duc de Lerme lui-même. Grâce à une longue expérience comme serviteur, Gil Blas sait bien se faire aimer. Pour atteindre son but, il remplit bien son rôle de secrétaire et se rend aussi agréable que possible à Son Excellence. Peu à peu le

duc s'intéresse à lui et note son zèle et son intelligence. Bien satisfait du caractère et de la capacité de son secrétaire, le duc, un jour, décide de le faire son confident.

Gil Blas regarde la confidence du premier ministre comme "de l'argent comptant" et considère que ses soucis quant aux fonds n'existent plus. Il dit: "il est impossible que le confident d'un homme qui gouverne la monarchie d'Espagne ne soit pas bientôt comblé de richesses. Plein d'une si douce espérance, je voyais d'un oeil indifférent ma pauvre bourse tirer à sa fin"(II, 95). Sa tête se remplit d'ambitieuses idées puisqu'il se trouve le favori du duc. Mais il se félicite trop tôt. Quelques mois sans salaire à la cour ont bientôt épuisé ses fonds. Bien qu'il joue le rôle de seigneur pendant la journée, la nuit il ne reste plus que le pauvre Gil Blas. Il a depuis longtemps abandonné son grand appartement pour une petite chambre. Parfois il se couche sans souper, et pour vivre, il est forcé de vendre l'un après l'autre tous ses biens.

Le duc de Lerme ne sait rien de la pauvreté de Gil Blas. Lui ayant donné un poste brillant, il ne songe pas à s'informer si son secrétaire est bien ou mal dans ses

affaires. Un jour, ne pouvant plus résister à sa misère, Gil Blas fait connaître au duc son mauvais état. Au moyen d'une fable, il révèle comment, faute d'argent, il ne peut pas acheter les choses nécessaires. Le lendemain Lerme le fait appeler et s'excuse de l'avoir négligé. Pour faire amende honorable il lui donne une ordonnance de quinze cents ducats et lui promet autant tous les ans. De plus, il permet à Gil Blas de lui parler en faveur de ceux qui sollicitent les grâces de la cour.

Après avoir touché son ordonnance au trésor royal, Gil Blas note qu'"il est rare que la tête ne tourne pas à un gueux qui passe subitement de la misère à l'opulence. Je changeai tout à coup avec la fortune. Je n'écoutai plus que mon ambition et ma vanité"(II, 103). Il reprend son ancien appartement, se fait habiller richement et recommence à faire bonne figure. Il s'imagine au faîte de la grandeur humaine. En nourrissant ses illusions, l'ancien picaro prend lui-même à son service un laquais.

Le laquais qui s'appelle Scipion se révèle avoir un bon esprit d'intrigue. Dès que Gil Blas lui fait savoir qu'il peut procurer les faveurs du roi, Scipion amène à

son maître don Roger de Rada qui veut demander une grâce. Ce seigneur s'est créé des ennuis dans une affaire d'honneur et a besoin de protection. Dans la certitude d'être bien payé, Gil Blas s'intéresse ardemment à aider le gentilhomme. Pour la forme, don Roger doit se mettre en prison, mais à cause des efforts de son bienfaiteur, on le gracie bientôt.

Gil Blas note fièrement que si don Roger "n'eût pas eu de protecteur et d'argent, il n'en aurait peut-être pas été quitte pour une année de prison"(II, 112 - 113). Le "protecteur" a obtenu cent pistoles pour son intervention et bien que ce ne soit pas un "grand coup de filet", il considère son profit assez bon pour un début. C'est la première fois qu'il emploie ses nouveaux pouvoirs et il est mis en goût pour toutes les affaires semblables qui vont suivre.

Scipion continue d'amener chez son maître d'autres personnes qui cherchent la protection de la cour. Pour trois cents ducats, Gil Blas s'interpose en faveur d'un imprimeur qui s'était engagé à la contrefaçon et le sauve d'une grosse amende. Sous sa sauvegarde, un négociant portugais, après avoir payé quatre cents pistoles, peut

rattraper ses marchandises volées. A ce point le narrateur s'arrête pour dire:

> Il me semble que j'entends un lecteur qui me crie en cet endroit: Courage, M. de Santillane! mettez du foin dans vos bottes[4]. Vous êtes en beau chemin, poussez votre fortune. Oh! que je n'y manquerai pas.(II, 113)

Il continue de trafiquer de son influence. Un charlatan lui vient demander l'exclusivité de vendre des drogues. Ce guérisseur ne veut pas que ses concurrents empiètent sur ses droits de quartier. Pour deux cents pistoles, Gil Blas lui donne des patentes qui lui permettent "de tromper le peuple exclusivement dans tous les royaumes d'Espagne"(II, 114).

L'argent stimule l'appétit de Gil Blas et il s'avance à des affaires plus importantes. Un jour, lorsqu'un cavalier lui offre mille pistoles pour un certain gouvernement, il va chez le duc demander cette grâce. Celui-ci se met à rire et dit à son jeune confident que s'il veut des choses aussi considérables que des gouvernements, il doit partager

---

[4]"Amassez de l'argent, enrichissez-vous". Note 394 de Maurice Bardon, Gil Blas, Editions Garnier Frères, Paris, 1962, p. 373.

équitablement avec lui son profit. L'indulgence de Lerme rend Santillane de plus en plus affamé de richesses. Il dit que, "J'aurais alors volontiers fait afficher que tous ceux qui souhaitaient d'obtenir des grâces de la cour n'a-vaient qu'à s'adresser à moi. . . Je ne cherchais qu'à faire plaisir pour de l'argent"(II, 114).

Ce n'est que le commencement. Il continue plus que jamais d'accorder les emplois vacants. Il fait des gouver-neurs, des chevaliers, des chanoines et d'autres petits bénéficiers de l'église. (Don Rodrigue de Calderone a le droit de conférer les évêchés et les archevêchés.)

> Influence and connections count for everything. The cut, the kick-back and the old payola grease the wheels. The big deals fall. . . to the highest bidder. . . ."[5]

Cette citation en termes américains du vingtième siècle décrit exactement la façon de voir de Gil Blas. Celui-ci profite au maximum de son poste, mais cette fois il ne fait aucune preuve de discernement. Il sait qu'il remplit les emplois disponibles d'hommes peu habiles et sans scrupules.

---

[5]Bergan Evans, Introduction à la traduction de <u>Gil Blas</u> de Tobias Smollett, Fawcett Publications, Inc., 1962, p. vi.

Mais qu'importe, pourvu qu'il remplisse son coffre-fort? Il ne s'inquiète guère de ce qu'on dit en ville de ses mauvaises actions, parce qu'il se console en contemplant ses richesses[6].

A son départ d'Oviédo, son père et sa mère l'avaient exhorté "à vivre en honnête homme, à ne se point engager dans de mauvaises affaires, et, sur toutes choses, à ne pas prendre le bien d'autrui"(I, 5). A Burgos, comme nous l'avons déjà vu, il voulait "parvenir à quelque poste honnête et lucratif"[7]. Mais la cour a changé tout cela. Il est en effet arrivé à un poste lucratif, mais les conseils de ses parents et ses propres aspirations à l'honnêteté restent maintenant lettre morte. Il s'est laissé vaincre par l'avidité du gain. L'argent est devenu un but en lui-même et c'est la force qui produit la corruption de Gil Blas.

"Quand je me vis maître de trente mille ducats," dit-il, "et en état d'en gagner peut-être dix fois autant. . ."

---

[6]"Le trafic immodéré des charges pendant la Régence et, plus tard, sous le règne effectif de Louis XV, provoqua d'innombrables pamphlets". Note 407 de Maurice Bardon, Gil Blas, p. 373.

[7]Supra, p. 32.

(II, 115), il passe à l'ostentation. Il loue un hôtel entier, achète un carrosse, prend un cocher, trois laquais et élève Scipion au triple poste de valet, de secrétaire et d'intendant. Il commence à donner à manger, suivant l'exemple des grands et fait bonne chère à tous ses convives. Il permet aussi à Scipion d'entretenir ses amis à ses dépens.

En considérant, longtemps après, l'intempérance[8] de cette période de sa vie, Gil Blas nous raconte qu'il ne voyait pas le tort que ce genre de vie lui faisait. Il se rappelle qu'il n'accordait de valeur qu'à ses honneurs et à son prestige et qu'il ne pensait plus qu'à amasser de l'argent. Il dit que "les bénéfices et les emplois ne cessaient pas de faire venir l'eau au moulin. Je voyais mes finances augmenter de jour en jour. Je m'imaginai pour le coup avoir attaché un clou à la roue de la fortune" (II, 116).

Gil Blas remarque qu'il y a deux types de personnes qui viennent lui demander des grâces: ceux qui paieront

---

[8] "'Intempérance' et 'folie', voilà des termes qui caractérisent bien les désordres de la Régence". Note 409 de Maurice Bardon, Gil Blas, p. 374.

ce qu'ils obtiennent et ceux qui veulent acquérir un emploi <u>gratis</u> (c'est Gil Blas qui souligne). Il n'y a rien de surprenant à ce que les premiers soient bien servis, tandis que les autres soient négligés. Son attitude à l'égard de ces derniers semble être qu'il ne faut pas avoir l'effronterie de solliciter une figure telle que lui, sans offrir quelque récompense. Ce n'est plus le Gil Blas du début. "Avant que je fusse à la cour," raconte-t-il, "j'étais compatissant et charitable de mon naturel; mais on n'a plus là de faiblesse humaine, et j'y devins plus dur qu'un caillou"(II, 119 - 120).

Il perd tout sentiment humain. Il n'a plus aucune compassion pour autrui, même pour ceux qui l'ont aidé autrefois. Un exemple de son ingratitude se montre quand Joseph Navarro vient lui demander une faveur. (C'est Navarro qui lui a procuré son poste chez le premier ministre.) Navarro sollicite Gil Blas en faveur d'un de ses amis, homme indigent qui a besoin d'un emploi. Le confident du duc donne l'assurance qu'il placera l'homme, comme marque de reconnaissance, dans un poste qui se trouve vacant. Quelques jours plus tard, cependant, Gil Blas accorde le même poste à un autre qui lui en a payé mille ducats. Il ment à Navarro en lui disant que l'emploi était déjà pris. Voilà sa gratitude. Au moment où il écrit l'histoire de sa vie, il dit: "au lieu de sentir

quelques remords d'en avoir usé de la sorte avec un ami véritable, et à qui j'avais tant d'obligation, j'en fus charmé"(II, 121). On n'avait qu'à faire miroiter l'argent à ses yeux et son amitié disparaissait.

Son ingratitude se révèle encore plus clairement en ce qui concerne ses parents. Le ressentiment et l'impatience qu'il avait manifestés envers son père et sa mère à son départ d'Oviédo a tourné maintenant en indifférence totale. Sa vanité est devenue si forte qu'il ne se considère plus le fils de ses parents. (Il est si pourri d'orgueil qu'il se croit ou peu s'en faut parent du duc de Lerme(II, 115).) Il n'a jamais reçu de nouvelles de leur situation, bonne ou mauvaise, et il ne s'en est jamais soucié.

Un jour, le fils de Bertrand Muscada, épicier d'Oviédo et voisin du chanoine Gil Perez, arrive à la cour et apporte à Gil Blas des nouvelles de ses parents. En observant l'air grossier de l'homme "commun", celui-ci lui fait un accueil glacial et ne lui offre pas une chaise. Cette visite n'est pour lui qu'un ennui. Muscada remarque sa prospérité, et en lui apprenant que son père et sa mère restent encore en service, lui propose qu'il leur envoie une pension annuelle de deux cents pistoles. L'audace d'un tel conseil choque Gil Blas qui, perdant patience, pousse le paysan hors de son cabinet.

Fabrice, qui à cette même époque, est poète à Madrid, observe que la préoccupation de s'enrichir a complètement transformé l'humeur de son ami. Il remarque que Gil Blas était autrefois tranquille, mais est devenu agité et distrait. Celui-ci reçoit froidement et fait sentir sa supériorité[9] sur ses anciennes connaissances. Ce n'est plus le Gil Blas qu'il a connu. Le poète lui dit: "Tu formes projet sur projet pour t'enrichir, et plus tu amasses de bien, plus tu veux en amasser"(II, 135). Quant à Fabrice, il sent qu'il vaudrait mieux qu'ils se séparent. Gil Blas ne fait aucun mouvement pour l'arrêter parce qu'il ne s'inquiète pas de la perte de l'amitié d'un "poète".

Il est assez intéressant de remarquer la réaction de Gil Blas lorsqu'il apprend que Scipion veut le marier à Gabriela de Salero, fille d'un orfèvre de sa connaissance. "La fille d'un orfèvre!" crie-t-il à Scipion, "as-tu perdu l'esprit? Peux-tu me proposer une bourgeoise ?" (II, 137). Il semble que sa prospérité lui fait oublier qu'il n'était lui-même une fois qu'un tout petit bourgeois. Mais il devient plus conciliant lorsqu'on lui fait savoir

---

[9]Joliat parle de la "prudence bourgeoise" de Gil Blas, qui, dans ses relations avec Scipion, " ne fait jamais sentir sa supériorité". Smollett et La France, p. 42

que l'héritière a une dot de cent mille ducats. Gabriela n'est pas très belle, découvre-t-il, mais il ne s'en soucie guère parce qu'il ne la regarde qu'à travers la dot. Il dit avec impertinence que les gens de cour, lui-même compris, n'épousent que pour épouser et il consent au mariage.

La veille des noces, cependant, on arrête Gil Blas et on le met en prison à la tour de Ségovie. Voici pourquoi. Puisqu'il est un des confidents du premier ministre, et par conséquent impliqué souvent dans des intrigues de la cour, on l'avait chargé de trouver une femme pour amuser le prince d'Espagne. Comblé de joie à l'idée de servir les plaisirs galants du fils du monarque, Gil Blas entreprend ardemment le rôle d'entremetteur et ne réfléchit jamais à la nature contestable de ce genre de service. Grâce à Scipion, il trouve la femme qu'il faut. Le prince, conduit par Gil Blas, lui fait des visites secrètes, la trouve ravissante et lui apporte argent et bijoux. Le roi Philippe III découvre bientôt qu'on mène son fils chez une femme suspecte. Il se met en colère et décide de se venger contre tous ceux qui se sont engagés dans l'intrigue. Quant à Gil Blas, il est conduit à la tour de Ségovie.

C'est en prison que toute sa vie passée s'écoule devant notre héros et il peut examiner retrospectivement ses activités à la cour. D'abord la perte de sa place

et de sa gloire lui cause des chagrins amers. Désespéré d'avoir perdu ses richesses, il tombe malade. La maladie devient aiguë; il se croit mourant. C'est dans cet état qu'il commence à voir les choses autrement qu'il les voyait auparavant. Sa disgrâce l'éclaircit et il réfléchit sur le vide de l'ambition humaine. Sa maladie cède peu à peu, cependant, et il se rétablit. Il dit: "Je gardai pour les richesses et pour les honneurs tout le mépris que l'opinion d'une mort prochaine m'en avait fait concevoir; et rendu à moi-même, je bénis mon malheur" (II, 172). Quand il sort de prison, il se résoud à se détacher de la cour et à ne jamais reprendre son genre de vie précédent.

Scipion obtient la liberté de son maître. Il donne une centaine de pistoles à une de ses amies, suivante de la nourrice du prince. La nourrice prie celui-ci de demander à son père de faire relâcher Gil Blas. Le roi accorde l'élargissement à condition que Santillane quitte les Deux Castilles et qu'il ne revienne jamais à la cour. Le fidèle Scipion a pu mettre a couvert deux mille pistoles de son maître mais on a pillé le reste de ses biens. Quand don Alphonse apprend que son ami a perdu la plus grande partie de ses richesses, il lui présente une petite terre à Lirias pour l'aider à se rétablir financièrement. Il lui offre aussi une pension

de deux mille ducats mais Gil Blas refuse d'accepter l'argent. "Ne réveillez pas mon avarice," dit-il. "Les biens ne sont propres qu'à corrompre mes moeurs; je ne l'ai que trop éprouvé"(II, 178). Il accepte volontiers la terre qu'on lui a donnée, mais quant à l'argent, il ne veut plus se laisser tenter.

En route pour Lirias, Gil Blas se dirige du côté de sa ville natale et n'y arrive que pour voir mourir son père. C'est une fluxion de poitrine qui donne le coup mortel au pauvre vieillard. A cause de son indifférence passée, Gil Blas considère cette mort une récompense juste: "je me regardais comme un monstre d'ingratitude, ou plutôt comme un parricide"(II, 189). Il se blâme d'avoir laissé exister les "auteurs de sa naissance" dans un état si misérable. S'il leur avait envoyé une partie de sa grande fortune, pense-t-il, il se pourrait que son père vive encore.

Pour tâcher de réparer le tort, il ne regarde pas aux frais pour donner à son père un enterrement noble[10]. Mais les habitants d'Oviédo, loin d'être frappés de toute

---

[10]Il est intéressant de remarquer là un peu de vanité qui reste encore chez le Gil Blas "corrigé": "Je me flattai qu'en faisant de la dépense pour un père qui ne me laissait aucun héritage, je ferais admirer mes manières généreuses"(II, 191-192).

la splendeur de ces funérailles magnifiques, sont choqués. "Ce ministre fait à la hâte, disait l'un, a de l'argent pour enterrer son père; mais il n'en avait point pour le nourrir. Il aurait mieux valu, disait l'autre, qu'il eût fait plaisir à son père vivant, que de lui faire tant d'honneur après sa mort"(II, 192). A cause de la réception injurieuse de la populace, Gil Blas décide de sortir rapidement de la ville. Sa mère y restera et recevra une pension annuelle de cent pistoles. Après avoir payé à sa mère la première année en avance, il quitte Oviédo en donnant un avis important au lecteur:

> Belle leçon pour les hommes du commun, lesquels, après s'être enrichis hors de leur pays, y veulent retourner pour y faire les gens d'importance! Plus ils y feront briller de richesses, plus ils seront haïs de leurs compatriotes. (II, 193)

Gil Blas arrive à Lirias et s'établit dans son château. Il dit au lecteur que dans cette retraite, il veut mener une vie frugale. Il commence par réformer le train de vie en éliminant toutes les dépenses inutiles. Lorsqu'il découvre que les Leyva ont payé les gages d'une dizaine de domestiques, il décide d'en congédier la plupart. Il n'en a pas besoin d'un si grand nombre et il ne veut pas abuser de la générosité de ses bienfaiteurs. Il veut vivre à ses propres dépens[11].

Un jour, Basile, fermier de Gil Blas, présente sa fille Antonia à son maître. La belle Antonia éblouit notre héros. Scipion arrange les "amoureuses négociations" avec Basile. Le fermier est ravi que Gil Blas veuille épouser sa fille mais regrette que celle-ci n'ait pas une grosse dot. "Je ne lui en demande aucune," dit le maître du château, "sa personne est le seul bien où j'aspire" (II, 217). Ce Gil Blas n'est plus le Gil Blas qui n'acceptait d'épouser Gabriela qu'à cause de sa dot.

Les noces sont célébrées au milieu d'une grande fête et Gil Blas et son épouse commencent une vie heureuse et tranquille. Antonia donne naissance à un fils qui comble de joie son époux. Malheureusement, un événement a lieu qui renverse le bonheur de Gil Blas et le remplit d'une tristesse immense. Son fils meurt et Antonia, en succombant à une fièvre violente, le suit bientôt après. Sa famille soudainement anéantie, Gil Blas se plonge dans la désolation. Il reste si longtemps dans cette condition que Scipion commence à s'inquiéter. Pour faire diversion à la tristesse de son maître, Scipion l'encourage à retourner à la cour. Philippe III est mort et l'ancien prince est sur le trône.

---

[11]Par contre, Scipion aime assez le luxe du château et regrette d'avoir à en faire la réforme. Lui, en vrai picaro qu'il est, n'est pas "fâché de subsister toujours aux dépens [de don Alphonse] . . ." (II, 198).

"Tu voudrais que je retournasse à la cour pour y tenter de nouveau la fortune, ou plutôt pour y redevenir un avare et un ambitieux?"(II, 270). Ce serviteur fidèle lui dit d'avoir plus de confiance en lui-même. Les seigneurs Leyva arrivent à point pour appuyer le conseil de Scipion. Le nouveau souverain doit payer les dettes de sa jeunesse, disent-il, et il tiendra compte de la peine que Gil Blas a soufferte par suite de l'intrigue d'amour.

Santillane se laisse enfin persuader et, accompagné de Scipion, se met en route pour Madrid. A la cour, Philippe IV finit par le reconnaître dans la foule de courtisans et ne manque pas de le récompenser. Il charge son premier ministre, le comte d'Olivarès (le comte-duc) de s'occuper de son avancement. Olivarès prend Gil Blas comme secrétaire et lui dit qu'une "fortune brillante et solide" l'attend s'il travaille avec le même zèle qu'il a manifesté autrefois au service du duc de Lerme.

Gil Blas se met assidûment à travailler et écrit des discours et des mémoires qui plaisent beaucoup à Olivarès. Un jour, il compose un écrit en faveur du nouveau régime que le comte-duc rend public. Le public l'accueille favorablement et Olivarès est si content qu'il donne à son secrétaire une pension de cinq cents écus. A l'égard de cette marque de reconnaissance, Gil Blas dit que "ce qui me parut une récompense honnête de

mon travail, et me fut d'autant plus agréable, que ce n'était pas un bien mal acquis, quoique je l'eusse gagné bien aisément"(II, 287).

Le comte-duc a une disposition si favorable envers son secrétaire qu'il le choisit un jour pour confident. Quand Gil Blas apprend cette nouvelle, il remarque que quelques vapeurs d'avarice et d'ambition se réveillent en lui (II, 292). La fièvre des grandeurs le reprend pour un moment, mais l'expérience et les effets de l'âge l'ont rendu plus prudent; cette fois les richesses et les honneurs ne lui feront plus perdre la tête[12]. Un jour il rencontre Fabrice. Celui-ci, en apprenant que son ancien compagnon d'école se trouve dans un état plus brillant que jamais à la cour, note qu'il n'a pas "l'air vain et insolent que donne ordinairement

---

[12]La seule déviation faite par Gil Blas pendant son service chez Olivarès concerne l'affaire de la belle Lucrèce. Chargé d'amener à la cour une jeune actrice de province, il procure, sans s'en rendre bien compte, une fille de quatorze ans pour les plaisirs du roi. Lorsqu'il découvre ce qu'il a fait, il en sent l'amertume, "car depuis ma prison," dit-il, "je m'étais accoutumé à regarder les choses dans un point de vue moral"(II, 325). Bien qu'il trouve peu honorable le métier d'entremetteur, il nous révèle qu'il n'a pas assez de vertu pour ne pas refuser à donner satisfaction au roi. Quand Lucrèce, après avoir eu quelques entretiens avec Philippe, s'enfuit à un monastère et y meurt, Gil Blas est pris de remords d'avoir contribué à sa mort. Il prie Olivarès de ne jamais lui demander par la suite de participer à des affaires si odieuses.

la prospérité". "Les disgrâces," réplique Santillane, "ont purifié ma vertu; et j'ai appris à l'école de l'adversité à jouir des richesses sans m'en laisser posséder" (II, 288). Pour marquer l'amitié qu'il a pour Fabrice, Gil Blas lui donne une bourse d'une soixantaine de pistoles, en ajoutant que, si le poète le veut, il obtiendra pour lui "un poste honnête et lucratif"(II, 290). De même, il montre sa reconnaissance à d'autres amis qui l'ont aidé pendant sa vie. Bien qu'il emploie son poste pour donner des charges à ses amis, il nous dit qu'il n'est pas le même Gil Blas qui vendait autrefois les grâces de la cour. Il a repris son intégrité. Il n'accepte plus aucun remboursement; il veut simplement acquitter ses obligations.

Olivarès lui fait présent un jour de ses lettres de noblesse. Se trouver soudainement gentilhomme est une grande humiliation pour Gil Blas. Avant de venir à la cour, le picaro avait toujours aspiré à s'élever le plus haut possible. Revêtu maintenant du titre "don Gil Blas", il se sent indigne de l'honneur. "Ayant toujours devant les yeux la bassesse de mon origine," dit Santillane, "cet honneur m'humiliait au lieu de me donner de la vanité. . ."(II,333). Pour plaire au comte-duc, cependant, il accepte les patentes mais décide de les renfermer dans un tiroir.

Gil Blas sert fidèlement Olivarès, gardant toujours sa droiture. Quand le comte-duc est banni de la cour, (on l'a accusé de mauvaise administration à l'égard d'une révolte du Portugal.) son secrétaire et confident le suit dans sa retraite au village de Loeches. A cause de la perte de sa place à la cour, Olivarès adopte une attitude triste et rêveuse. Sa mélancolie profonde aboutit bientôt à une grave maladie; on appelle des médecins qui expédient sa mort. Tous les serviteurs d'Olivarès pleurent amèrement la mort de leur maître, homme bien aimé et respecté. Gil Blas remarque que la douleur de tous était vive et sincère. "Bien loin de se consoler de sa perte par la certitude d'être compris dans son testament," dit-il, "il n'y en avait pas un qui n'eût volontiers renoncé à son legs pour le rappeler à la vie" (II, 345).

Le comte-duc laisse dix mille pistoles à Gil Blas, qui, après avoir mis en ordre toutes ses affaires à Madrid, se rend avec Scipion à Lirias. Dans la solitude de son château, il reprend son existence paisible et heureuse, s'étant retiré enfin du monde des aventures. Il épouse (encore une fois sans dot) la soeur d'un seigneur voisin et s'arrange pour vivre en honnête homme le reste de ses jours.

CONCLUSION

En ce qui concerne les thèmes du roman picaresque, dans <u>Gil Blas</u>, l'argent remplace la faim comme leitmotiv. L'argent est en effet l'âme du roman en ce sens qu'il est le plus souvent la force motrice qui pousse les personnages principaux à agir. C'est dans la première partie de ses aventures que Gil Blas apprend la valeur du capital.

Le jeune homme subit d'abord une période d'initiation où il apprend à connaître le rôle de l'argent dans une société moderne. Il découvre que c'est un outil universel et une vraie source de puissance. Il se rend compte, par exemple, que "tous les hommes aiment à s'approprier le bien d'autrui"(I, 22). Puis, au service de ses premiers maîtres, il voit comment on peut tourner leurs vices à profit. Une expérience toujours plus variée le rend de plus en plus habile à l'égard des affaires financières.

Bien qu'il succombe parfois à la tentation de s'approprier le bien d'autrui, Gil Blas s'efforce toujours à conserver sa droiture. A la cour, cependant, l'idée de s'enrichir commence à le dominer et il devient corrompu. Accaparé par l'ambition, il ne connaît plus aucun scrupule et il fait tout pour grossir sa fortune. Il n'est

plus content d'avoir de quoi vivre convenablement; il veut amasser le plus possible[1]. Sa soif devient inassouvie et il ne voit plus que l'argent. C'est à ce point de l'histoire que l'argent se fait une force corruptrice. Le picaro cesse d'être simple aventurier; il se transforme en homme avaricieux. Son avidité de s'engraisser en trafiquant de l'influence l'entraîne peu à peu vers sa déchéance.

C'est pendant son emprisonnement que Gil Blas voit l'inutilité du vice. Il se rend compte que la toute-puissance de l'argent n'est que transitoire. La disgrâce réveille en lui la vertu, et, guéri de sa maladie d'avarice il décide de changer son genre de vie. Il se détache des grandeurs de la cour et se retire aux plaisirs innocents de la vie champêtre. Il reprend la vie simple, convaincu que le vrai bonheur n'a rien à voir avec l'argent.

Le roman Gil Blas présente le retour à l'honnêteté d'un homme corrompu. C'est une histoire qui fait voir "qu'un fripon peut fort bien devenir un honnête homme" (II, 229). Il y a pourtant une bien grande différence entre la vie d'un Lazarillo de Tormes et celle d'un Gil Blas ou d'un Scipion. Ce n'est pas que ces derniers

---

[1]"Il y a des âmes sales, pétries de boue et d'ordure, éprises du gain et de l'intérêt. . .capables d'une seule volonté, qui est celle d'acquérir. . . ." La Bruyère, Les Caractères, "Des biens de Fortune", N° 58.

finissent par devenir d'honnêtes gens. C'est plutôt que pour devenir d'honnêtes gens, ils ont dû apprendre d'abord à faire fortune, et ensuite, à ne pas se laisser posséder par l'argent. C'est "le réveil de la conscience" et "l'idée de progrès morale que Lesage met en relief dans son personnage"[2].

L'argent a une grande puissance et on doit prendre des mesures pour veiller à ce que cette puissance n'échappe pas à toute autorité. Si l'on se laisse dominer par l'amour avide du gain, ce n'est que l'argent qui triomphe à la fin. Pour se protéger contre la force de l'argent, on doit se former une âme qui devienne une force morale à toute épreuve. La morale de Lesage reste valable pour les sociétés modernes. Si le lecteur d'aujourd'hui lit avec attention le roman, il trouvera encore, selon l'avis de Gil Blas lui-même, "l'utile mêlé avec l'agréable".

---

[2]Charles Dédéyan, A.-R. Lesage: Gil Blas, p. 120.

BIBLIOGRAPHIE

ALEMAN, Matéo, Histoire de Guzman d'Alfarache , (1599, 1605), traduit par A. R. Lesage, Classiques Garnier, Paris, s.d.

ALTER, Robert, Rogue's Progress, Studies in the Picaresque Novel, Harvard University Press, Cambridge, Mass., 1964.

Anonyme, La Vida de Lazarillo de Tormes (1554), Edición, Prólogo y notas por Martín de Riquer, Editorial Vergara, Barcelona, 1963.

________, La Vie de Lazarillo de Tormès, (1554), traduction d'A. Morel-Fatio, Introduction de M. Bataillon, Aubier, Editions Montaigne, Paris, 1958.

BATAILLON, Marcel, Le Roman Picaresque, La Renaissance du Livre, Paris, 1931.

CASSOU, Jean, "Le Sage", Tableau de la Littérature Française, XVIIe-XVIIIe Siècles, Librairie Gallimard, Paris, 1939, pp. 215-219.

CHANDLER, F. W., The Literature of Roguery, Houghton, Mifflin and Company. The University Press, Cambridge, 1907.

CHANDLER, R. E. et SCHWARTZ, K., A New History of Spanish Literature, Louisiana State University Press, Baton Rouge, 1961.

CLARETIE, Leo, Lesage, Lecène, Oudin et Cie, Paris, 1894.

DEDEYAN, Charles, A.-R. Lesage: Gil Blas, "Les Cours de Sorbonne", Centre de Documentation Universitaire, Paris, 1956.

FLORES, Angel, Masterpieces of the Spanish Golden Age, Holt, Rinehart and Winston, New York, 1960.

GRIMMELSHAUSEN, H.J.C., Simplicius Simplicissimus, (1669), traduit par H. Weissenborn et L. Macdonald, Calder, London, 1964.

JOLIAT, Eugène, Smollett et La France, Librairie Ancienne, Honoré Champion, Paris, 1935.

LAFUE, Pierre, Histoire du Peuple Français, (1715-1848), Nouvelle Librairie de France, Paris, 1952.

LESAGE, Alain-René, Histoire de Gil Blas de Santillane, (1715, 1724, 1735) en deux tomes, avec préface, bibliographie et notes par Maurice Bardon, Editions Garnier Frères, Paris, 1962.

________, Théâtre, Avec préface, notice bibliographique et notes par Maurice Bardon, Editions Garnier Frères, Paris, 1948.

LINTILHAC, Eugène, Lesage, Librairie Hachette et Cie, Paris, 1893.

MYLNE, Vivienne, The 18th Century French Novel, University of Manchester Press, 1965.

NORTHUP, G. T., An Introduction to Spanish Literature, University of Chicago Press, 1960.

ROMBERG, Bertil, Studies in the Narrative Technique of the First-Person Novel, Almquist and Wiksell, Stockholm, 1962.

SMOLLETT, Tobias, Roderick Random, (1748), J.M. Dent and Sons Ltd., London, 1945.

SOREL, Charles, Histoire Comique de Francion, (1673), Jean Fort, Librairie, Paris, 1925.

SWART, Ellie, Petronius and the Picaresque Novel, thèse présentée à l'Université de l'Alberta, 1964.

VALBUENA Y PRAT, Angel, La Novela Picaresca Española, M. Aguilar, Madrid, 1946.

APPENDICE

Vocabulaire monétaire

pistole: monnaie d'or ancienne valant 21 francs pendant le règne de Philippe IV.

ducat: ancienne monnaie d'or valant 8 francs.

écu: ancienne monnaie d'argent valant 3 francs.

réal: petite monnaie d'Espagne, valant environ 25 centimes.

Selon les notes de Maurice Bardon, Gil Blas, Editions Garnier Frères, Paris, 1962.